LE SIÉGE DE CALAIS,

NOUVELLE HISTORIQUE.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,

Et se trouve a PARIS,

Rue et Hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVI.



LE SIÉGE DE CALAIS.

NOUVELLE HISTORIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

MONSIEUR de Vienne, issu d'une des plus illustres maisons de Bourgogne, n'eut qu'une fille de son mariage avec mademoiselle de Chauvirey.

La naissance, la richesse, & sur-tout, la beauté de mademoiselle de Vienne, lui donnèrent pour amans déclarés,

tous ceux qui pouvoient prétendre à l'alliance de monſieur de Vienne. Monſieur de Granſon, dont la naiſſance n'étoit pas inférieure, fut préféré à ſes rivaux. Quoiqu'aimable & amoureux, il n'avoit point touché le cœur de mademoiſelle de Vienne, mais la vertu prit la place des ſentimens. Elle rempliſſoit ſes devoirs d'une manière ſi naturelle que monſieur de Granſon put ſe croire aimé : un bonheur qui ne lui coûtoit plus de ſoins ne le ſatisfit pas long-tems.

A peine une année s'étoit écoulée depuis ſon mariage, qu'il chercha, dans de nouveaux amuſemens, des plai-

ſirs moins tranquilles. Madame de Granſon vit l'éloignement de ſon mari avec quelque ſorte de peine; les intérêts de la beauté ne ſont guère moins chers à une jeune perſonne, que ceux de ſon cœur.

Elle étoit depuis ſon enfance liée d'une tendre amitié avec la comteſſe de Beaumont, ſœur de monſieur de Canaple. Un jour que la compagnie avoit été nombreuſe chez madame de Granſon, & que madame de Beaumont s'étoit apperçue qu'elle ne s'étoit prêtée à la converſation que par une eſpèce d'effort: J'ai envie, lui dit madame de Beaumont, auſſi-tôt qu'elles furent ſeules,

de deviner ce qui vous rend ſi diſtraite. Ne le devinez point, je vous prie, répondit madame de Granſon, laiſſez-moi vous cacher une foibleſſe dont je ſuis honteuſe. Vous avez tort de l'être, répliqua madame de Beaumont, vos ſentimens ſont raiſonnables, monſieur de Granſon fait tout ce qu'il falloit pour ſe faire aimer de vous, il fait préſentement tout ce qu'il faut pour vous donner de la jalouſie. Je vous aſſure, dit madame de Granſon, que ſi j'aimois mon mari de la façon que vous le penſez, je ne ſerois point honteuſe de me trouver ſenſible à ſa conduite préſente; mais je ne

l'ai jamais aimé qu'autant que le devoir l'exigeoit; ſon cœur n'eſt point néceſſaire au bonheur du mien, c'eſt le mépris de ce que je puis avoir d'agrémens qui m'irrite. Je ſuis humiliée qu'une année de mariage ait éteint l'amour de mon mari, & je me reproche de me trouver des ſentimens qui ne ſont excuſables que lorſque la tendreſſe les fait naître.

Monſieur votre frere qui ne m'a jamais vue, continua-t-elle, mais qui a été le confident de la paſſion de monſieur de Granſon, & à qui, dans les commencemens de notre mariage, il a peut-être vanté ſon bonheur, ſera bien éton-

né de le trouver, à ſon retour, amoureux d'une autre femme. Il devroit en être étonné, dit madame de Beaumont, & je vous aſſure cependant qu'il ne le ſera pas; il croit qu'on ne peut être long-tems amoureux & heureux; mais auſſi il eſt bien éloigné de penſer, comme la plupart des hommes, qu'on peut, ſans intéreſſer la probité, manquer à une femme; il eſt perſuadé au contraire qu'on ne ſauroit mettre trop de vertu dans un engagement qui trouble ſouvent toute la vie d'une malheureuſe à qui l'on a perſuadé qu'on l'aimeroit toujours. Auſſi, ajouta madame de Beaumont, mon frere

ne s'eſt-il jamais permis d'engagement ſérieux.

Je ſuis tout-à-fait fâchée, répondit madame de Granſon, de ce que vous m'apprenez; la liaiſon qui eſt entre monſieur de Canaple & monſieur de Granſon, & celle qui eſt entre vous & moi, m'avoient fait naître l'eſpérance d'en faire mon ami; mais je crains qu'il ne ſoit auſſi inconſtant en amitié, qu'il l'eſt en amour. Ce n'eſt pas la même choſe, répliqua madame de Beaumont, l'amitié n'a point, comme l'amour, un but déterminé, & c'eſt ce but, une fois gagné, qui gâte tout chez mon frere; mais je doute qu'il s'empreſſe

d'être de vos amis, il craint de voir les femmes qu'il pourroit aimer, & vous êtes faite de façon à lui donner très-légitimement cette crainte; je crois même que, quoiqu'il soit fort aimable, il ne vous le paroîtra point du tout, car il faut encore vous dire ce petit trait de son caractère, son esprit ne se montre jamais mieux que quand il n'a rien à craindre pour son cœur. C'est-à-dire, répliqua madame de Granson, qu'il fait injure toutes les fois qu'il cherche à plaire, & qu'il faudroit l'en haïr. En vérité vous avez un frere bien singulier, & si vous lui ressembliez, je ne vous ai-

ıerois pas autant que je vous ime.

Quand madame de Granfon ıt feule, elle ne put s'empêcher de repaffer dans fon fprit tout ce qu'elle venoit 'entendre fur le caractère e monfieur de Canaple. Il roit donc, difoit-elle, qu'il 'a qu'à aimer pour être aimé. ıh ! que je lui prouverois ien le contraire, & que j'auois de plaifir de mortifier fa anité ! Ce fentiment que maame de Granfon ne fe reprohoit pas, l'occupoit plus qu'il e méritoit. Elle s'informoit vec quelque forte d'empreffeıent, du tems où monfieur e Canaple devoit venir.

Ce tems ne tarda guère. Monſieur de Granſon annonça à ſa femme l'arrivée de ſon ami, & la pria de trouver bon qu'ils logeaſſent enſemble, comme ils avoient toujours fait. A quelques jours delà, il lui préſenta monſieur de Canaple : peu d'hommes étoient auſſi bien faits que lui, toute ſa perſonne étoit remplie de grace, & ſa phyſionomie avoit des charmes particuliers dont il étoit difficile de ſe défendre.

Madame de Granſon, quoique prévenue ſur ſon caractère, ne put s'empêcher de le voir tel qu'il étoit. Pour lui, ſes yeux ſeuls la trouvèrent belle ;

& dans cette ſituation où il ne craignoit rien pour ſon repos, il ne contraignit point le talent qu'il avoit naturellement de plaire. Attentif, rempli de ſoins, il voyoit madame de Granſon à toutes les heures, & il ſe montroit toujours avec de nouvelles graces, elles faiſoient leur impreſſion. Madame de Granſon fut quelque tems ſans s'en appercevoir, elle croyoit de bonne foi que le deſſein qu'elle avoit de lui plaire, n'étoit que le deſir de mortifier ſa vanité; mais le chagrin de n'y pas réuſſir l'éclaira ſur ſes ſentimens. Eſt-il poſſible, diſoit-elle, que je ne doive les

ſoins du comte de Canaple qu'à ſon indifférence ! Mais pourquoi vouloir m'en faire aimer ? Qui m'aſſure que je ſerois inſenſible ? Hélas ! le dépit que me cauſe ſon indifférence, ne m'apprend que trop combien je ſuis foible ! Loin de chercher à lui plaire, il faut au contraire éviter de le voir. Je ſuis humiliée de n'avoir pu le rendre ſenſible ; & que ſerois-je donc, s'il m'inſpiroit des ſentimens que je duſſe me reprocher ?

Ce projet de fuir monſieur de Canaple n'étoit pas aiſé à exécuter, la maiſon de monſieur de Granſon étoit devenue la ſienne. Elle-même y avoit conſenti ; que penſeroit le

public ſi elle changeoit de conduite ? Mais ce qu'elle craignoit beaucoup plus ; que penſeroit monſieur de Canaple ? Ne viendroit-il point à ſoupçonner la vérité ?

Il étoit difficile qu'elle conſervât au milieu de tant d'agitations toute la liberté de ſon eſprit. Elle devint triſte & diſtraite avec tout le monde, & inégale & preſque capricieuſe avec monſieur de Canaple. Quelquefois entraînée par ſon penchant, elle avoit pour lui des diſtinctions flatteuſes ; mais dès qu'elle s'en étoit apperçue, elle l'en puniſſoit en le traitant tout-à-fait mal. Il étoit étonné & même affligé de ce qu'il

regardoit comme une inégalité d'humeur dans madame de Granſon. Il lui avoit reconnu tant de mérite, que ſans prendre d'amour pour elle, il avoit pris du moins beaucoup d'eſtime & même beaucoup d'amitié.

Cependant, les mauvais traitemens augmentoient à meſure qu'il plaiſoit davantage. Il craignit à la fin d'avoir déplu, & il en parla à ſa ſœur. Je ſuis perſuadée, lui dit madame de Beaumont, que madame de Granſon aime ſon mari plus qu'elle ne croit. Elle eſt jalouſe; peut-être vous ſoupçonne-t-elle d'avoir part à des galanteries dont elle eſt

blessée. Voilà ce qui cause son chagrin contre vous. Elle est bien injuste, répliqua monsieur de Canaple, mais je n'en travaillerai pas moins pour son repos. Je vais mettre en usage tout le crédit que j'ai sur son mari, pour l'engager à revenir à elle. En vérité, dit en riant madame de Beaumont, un homme qui croit que la vivacité de l'amour finit où le bonheur commence, me paroît peu propre à prêcher la fidélité à un mari.

Quelle que soit ma façon de penser, répliqua monsieur de Canaple, il est bien sûr du moins que je ne pourrois me résoudre à rendre malheureuse

une femme dont je ferois aimé, & que j'aurois mise en droit de compter sur ma tendresse.

Cependant madame de Granson, toujours obligée à voir monsieur de Canaple, ne pouvoit se guérir de son inclination pour lui. Elle résolut de passer une partie de l'été à Vermanton, dans une terre de son mari. Monsieur de Granson, que la présence de sa femme contraignoit un peu, consentit sans peine à ce qu'elle vouloit ; mais il ne la laissa pas long-tems dans sa solitude. Il se brouilla peu de tems après avec sa maîtresse. Monsieur de Canaple profita de cette conjoncture, & lui représenta si

vivement

vivement ce qu'il devoit à sa femme, qu'il l'obligea de l'aller retrouver.

L'absence de monsieur de Canaple, & les reproches qu'elle ne cessoit de se faire, d'être sensible, malgré son devoir, pour un homme dont l'indifférence ne laissoit même aucune excuse à sa foiblesse, avoient produit quelqu'effet. Monsieur de Granson la trouva embellie, & il se remit à l'aimer avec autant de vivacité que jamais. Elle recevoit les empressemens de son mari avec plus de complaisance qu'elle n'avoit encore fait, il lui sembloit qu'elle lui devoit ce dédommagement, & qu'elle

n'en pouvoit trop faire pour réparer le tort secret qu'elle se sentoit.

Tant qu'elle avoit été seule, elle avoit évité, sous ce prétexte, de recevoir du monde; la présence de monsieur de Granson le fit cesser, & attira dans le château tous les hommes & toutes les femmes de condition du voisinage. Monsieur de Canaple pressé par son ami y vint aussi. Madame de Granson qui s'étoit bien promis de ne le plus distinguer des autres, par l'accueil qu'elle lui faisoit, le reçut & vécut avec lui très-poliment. Il crut devoir ce changement au conseil qu'il avoit donné, & se

confirma, par là, dans l'opinion où il étoit déjà, de la paſſion de madame de Granſon pour ſon mari,

Monſieur de Granſon aimoit les plaiſirs, ſa femme attentive à lui plaire, ſe prêtoit à tous les amuſemens que la campagne peut fournir. On chaſſoit, on alloit à la pêche, & ſouvent on paſſoit les nuits entières à danſer. Le comte de Canaple faiſoit voir dans tous ces différens exercices, ſa bonne grace & ſon adreſſe; comme il n'aimoit rien, il étoit galant avec toutes les femmes, il plaiſoit à toutes, & parmi celles qui étoient chez madame de Granſon, il

y en avoit plus d'une auprès de laquelle il eût pu réussir, s'il eût voulu, mais il étoit bien éloigné de le vouloir.

Monsieur de Châlons, dont les terres étoient peu éloignées, vint des premiers voir monsieur & madame de Granson, il avoit fait ses premières armes avec le comte de Canaple. Ils se revirent avec plaisir, & renouèrent une amitié qui avoit commencé dès leur plus tendre jeunesse. Monsieur de Châlons engagea le comte de Canaple de venir passer quelque tems avec lui dans une terre qu'il avoit à une lieue de Vermanton ; la chasse étoit leur principale occupa-

tion. Le comte de Canaple entraîné à la pourſuite d'un cerf, ſe trouva ſeul au commencement de la nuit dans la forêt. Comme il en connoiſſoit toutes les routes, & qu'il ſe vit fort près de Vermanton, il en prit le chemin. Il étoit ſi tard quand il y arriva, & celui qui lui ouvrit la porte étoit ſi endormi, qu'à peine put-il obtenir qu'il lui donnât de la lumière. Il monta tout de ſuite dans ſon appartement dont il avoit toujours une clef; la lumière qu'il portoit s'éteignit dans le tems qu'il en ouvrit la porte, il ſe déshabilla & ſe coucha le plus promptement qu'il put.

Mais, quelle fut sa surprise; quand il s'apperçut qu'il n'étoit pas seul, & qu'il comprit, par la délicatesse d'un pied qui vint s'appuyer sur lui, qu'il étoit couché avec une femme; il étoit jeune & sensible. Cette aventure où il ne comprenoit rien, lui donnoit déjà beaucoup d'émotion, quand cette femme, qui dormoit toujours, s'approcha de façon à lui faire juger très-avantageusement de la beauté de son corps.

De pareils momens ne sont pas ceux de la réflexion. Le comte de Canaple n'en fit aucune, & profita du bonheur qui venoit s'offrir à lui. Cette personne qui ne s'étoit presque

pas éveillée, se rendormit aussitôt profondément, mais son sommeil ne fut pas respecté. Mon dieu, dit-elle d'une voix pleine de charmes, ne voulez-vous pas me laisser dormir. La voix de madame de Granson que le comte de Canaple reconnut, le mit dans un trouble, & dans une agitation qu'il n'avoit jamais éprouvée. Il regagna la place où il s'étoit mis d'abord, & attendit, avec une crainte qui lui ôtoit presque la respiration, le moment où il pourroit sortir. Il sortit enfin, & si heureusement qu'il ne fut vu de personne, & regagna la maison de monsieur de Châlons.

L'extase & le ravissement l'occupèrent d'abord tout entier. Madame de Granson se présentoit à son imagination, avec tous ses charmes; il se reprochoit de n'y avoir pas été sensible; il lui en demandoit pardon. Qu'ai-je donc fait jusqu'ici, disoit-il? Ah! que je réparerai bien, par la vivacité de mes sentimens, le tems que j'ai perdu! Mais, ajoutoit-il, me pardonnerez-vous mon indifférence, oublierez-vous que j'ai pu vous voir sans vous adorer?

La raison lui revint enfin, & lui fit connoître son malheur. Il vit avec étonnement & avec effroi, qu'il venoit de

trahir

trahir ſon ami, & de faire le plus ſenſible outrage à une femme qu'il reſpectoit bien plus alors qu'il ne l'avoit jamais reſpectée. Son ame étoit déchirée par la honte, & le repentir qu'il ſentoit pour la première fois. Il ne pouvoit durer avec lui-même; cette probité dont il avoit fait une profeſſion ſi délicate, s'élevoit contre lui, lui exagéroit ſon crime, & ne lui permettoit aucune excuſe.

J'ai donc mérité, diſoit-il, la haine de la ſeule femme que je pouvois aimer. Comment oſerai-je me préſenter à ſes yeux? Irai-je braver ſa colère? irai-je la

faire rougir de mon crime ? Non, il faut m'éloigner pour jamais, & lui donner, en me condamnant à une abſence éternelle, la ſeule ſatisfaction que je puiſſe lui donner.

Cette réſolution ne tenoit pas long-temps, l'amour reprenoit ſes droits, & l'idée même de ce crime qu'il déteſtoit, ramenoit malgré lui, quelque douceur dans ſon ame. Il alloit juſqu'à eſpérer qu'il ne ſeroit jamais connu. Mais ſi cette penſée le conſoloit, elle n'augmentoit pas ſa hardieſſe. Comment oſera-t-il la recevoir en ſe ſentant ſi coupable ?

Madame de Granfon ne s'étoit éveillée que long-tems après le départ du comte de Canaple. Elle avoit été obligée de céder fon appartement à madame la comteffe d'Artois, qui avoit paffé chez elle en allant dans fes terres. Monfieur de Granfon étoit parti avant l'arrivée de la ducheffe, pour une affaire preffée, & avoit affuré fa femme qu'il reviendroit la même nuit. Elle avoit cru, qu'inftruit par fes gens, il étoit venu la trouver dans l'appartement de monfieur de Canaple. Comme elle étoit prête de fe lever, elle apperçut quelque chofe dans fon lit, qui brilloit, & vit avec furprife que

c'étoit la pierre d'une bague qui avoit été donnée par le roi Philippe de Valois, au comte de Canaple, pour le récompenſer de ſa valeur, & qu'il ne quittoit jamais. Troublée, interdite à cette vue, elle ne ſavoit que penſer; les ſoupçons qui lui venoient dans l'eſprit, l'accabloient de douleur. Il lui reſtoit pourtant encore quelqu'incertitude, mais l'arrivée de monſieur de Granſon ne la lui laiſſa pas long-tems.

Il vint dans la matinée, & vint, en lui faiſant mille careſſes, & lui demandant pardon de lui avoir manqué de parole. Quel coup de fou-

dre ! Son malheur qui n'étoit plus douteux, lui parut tel qu'il étoit; la pâleur de son visage, & un tremblement général qui la saisit, firent craindre à monsieur de Granson qu'elle ne fût malade; il le lui demanda avec inquiétude, & la pressa de se remettre au lit. Loin de l'écouter, elle sortit avec précipitation d'un lieu qui lui rappeloit si vivement sa honte.

Madame la comtesse d'Artois voulut partir cette même matinée. Madame de Granson ne fit nul effort pour la retenir. Le départ de monsieur de Granson qui se crut obligé d'accompagner madame la comtesse

d'Artois jusques chez elle, lui donna la triste liberté de s'y livrer à sa douleur; il n'y en eut jamais de plus sensible, elle se voyoit offensée de la manière la plus cruelle, par un homme qu'elle avoit eu la foiblesse d'aimer. Elle s'en croyoit méprisée, & cette pensée lui donnoit tant de ressentiment contre lui, qu'elle le haïssoit alors autant qu'elle l'avoit aimé.

Quoi! disoit-elle, cet homme qui craindroit de manquer à la probité, s'il laissoit croire à une femme qu'il a de l'amour pour elle, cesse d'être vertueux pour moi seule; encore si j'avois dans mon malheur l'espérance de me venger. Mais il faut

étouffer mon reffentiment pour en cacher la honteufe caufe. Que deviendrois - je , grand dieu, fi ce funefte fecret pouêtre pénétré ?

Elle paffa le jour & la nuit abîmée dans fa trifte penfée. Son mari revint le lendemain, & avec lui plufieurs perfonnes de qualité, à qui il avoit fait promettre de le venir voir. Madame de Beaumont étoit du nombre. Dans toute autre circonftance madame de Granfon l'auroit vue avec plaifir, mais madame de Beaumont étoit fœur de monfieur de Canaple ; fa préfence redoubloit l'embarras de madame de Granfon. Pour y mettre le comble, elle

demanda à ſon amie des nouvelles de ſon frère. Madame de Granſon répondit en rougiſſant, & d'un air interdit, qu'il n'étoit pas dans le château, & ſe preſſa de changer de converſation.

Madame de Beaumont ne fut pas long-tems ſans s'appercevoir de la triſteſſe profonde, où ſon amie étoit plongée. Ne me direz-vous point, lui dit-elle un jour qu'elle la trouva baignée dans ſes larmes, ce qui cauſe l'affliction où je vous vois. Je ne le ſais pas moi-même, répondit madame de Granſon. Madame de Beaumont fit encore quelqu'inſtance, mais elle vit ſi bien qu'elle augmentoit le chagrin de ſon amie,

qu'elle cessa de lui en parler.

Il y avoit déjà plusieurs jours que monsieur de Canaple étoit absent. Monsieur de Granson lui écrivit pour le presser de revenir. Il en conclut que madame de Granson n'étoit pas instruite; & pressé par le desir de la revoir, il se mit promptement en chemin; mais à mesure qu'il approchoit, ses espérances s'évanouissoient, & sa crainte augmentoit, & peut-être seroit-il retourné sur ses pas, s'il n'avoit été rencontré par un homme de la maison.

Il arriva si troublé, si éperdu, qu'à peine pouvoit-il se soutenir. Tout le monde étoit occupé au jeu. Madame de

Granson seule rêvoit dans un coin de la chambre ; il alla à elle d'un pas chancelant ; &, sans oser la regarder, dit quelques paroles mal articulées. Le trouble où elle étoit elle-même, ne lui permit pas de faire attention à celui du comte de Canaple.

Ils gardoient le silence l'un & l'autre, quand elle laissa tomber un ouvrage qu'elle tenoit, il s'empressa pour le relever, & en le lui présentant, sans en avoir le dessein, sa main toucha celle de madame de Granson. Elle la retira avec promptitude, & jetta sur lui un regard plein d'indignation. Il en fut terrassé, & ne pouvant

plus être maître de lui même, il alla s'enfermer dans sa chambre. Ce lieu où il avoit été si heureux, présentoit en vain des images agréables à son souvenir, il ne sentoit que le malheur d'être haï.

La façon dont madame de Granson l'avoit regardé, son air embarrassé, son silence, tout montroit qu'elle connoissoit son crime. Hélas ! disoit-il, si elle pouvoit aussi connoître mon repentir. Mais il ne m'est pas même permis de le lui montrer, il ne m'est pas permis de mourir à ses pieds. Que je connoissois mal l'amour, quand je croyois qu'il ne subsistoit qu'à l'aide des desirs.

Ce n'eſt pas la félicité dont j'ai joui que je regrette, elle ne feroit rien pour moi, ſi le cœur n'en aſſaiſonnoit le don. Un regard feroit mon bonheur. Il réſolut enſuite de faire perdre à madame de Granſon, par ſon reſpect & ſa ſoumiſſion, le ſouvenir de ce qui s'étoit paſſé, & de ſe conduire de façon qu'elle pût ſe flatter que lui-même ne s'en ſouvenoit plus. L'amitié qui étoit entre lui, & monſieur de Granſon, ne mettoit point d'obſtacle à ſon deſſein. Il ne s'agiſſoit pas d'être aimé, il vouloit ſeulement n'être pas haï.

Madame de Beaumont ap-

prit, à ſon retour de la promenade, l'arrivée de ſon frère ; elle alla le chercher avec empreſſement. Ils ſe demandèrent compte l'un à l'autre de ce qu'ils avoient fait depuis qu'ils ne s'étoient vus : & ce fut pour la premiere fois que le comte de Canaple ſe déguiſa à une ſœur qu'il aimoit tendrement.

Il eût cependant cédé au deſir de parler de madame de Granſon, s'il n'avoit ſenti qu'il ne lui feroit pas poſſible de prononcer ce nom, comme il le prononçoit autrefois. Madame de Beaumont prévint la queſtion qu'il n'oſoit lui faire. Vous avez réuſſi, lui dit-elle, Granſon eſt plus amoureux de ſa femme

qu'il ne l'a jamais été. Elle eſt donc bien contente, dit monſieur de Canaple, avec un trouble qu'il eut de la peine à cacher. Je n'y comprens rien, répliqua madame de Beaumont, elle aime ſon mari, elle en eſt aimée; cependant elle a un chagrin ſecret qui la dévore, & qui lui arrache même des larmes.

Ces paroles pénétrèrent monſieur de Canaple de la plus vive douleur. Il ne voyoit que trop qu'il étoit l'auteur de ces larmes; & la jalouſie qui commençoit à naître dans ſon cœur contre un mari aimé, achevoit de le déſeſpérer. Il eût bien voulu reſter ſeul, mais il falloit

rejoindre la compagnie ; malgré tous ſes efforts il parut d'une triſteſſe qui fut remarquée par madame de Granſon : celle où elle étoit plongée elle-même, en devint un peu moindre.

On ſoupa, on paſſa la ſoirée à différens jeux; le haſard plaça toujours monſieur de Canaple auprès de madame de Granſon. Il ne pouvoit s'empêcher d'attacher les yeux ſur elle, mais il les baiſſoit d'un air timide dès qu'elle s'en appercevoit, & il ſembloit lui demander pardon de ſon audace.

Il ſe rappella qu'elle lui avoit écrit autrefois quelques lettres, qu'il avoit gardées. L'impatience

de les relire ne lui permit pas d'attendre ſon retour à Dijon. Il envoya un valet de chambre chercher la caſſette qui les renfermoit. Ces lettres lui paroiſſoient alors bien différentes de ce qu'elles lui avoient paru autrefois. Quoiqu'elles ne continſſent que des bagatelles, il ne pouvoit ſe laſſer de les relire; les témoignages d'amitié quis'ytrouvoient, lui donnèrent d'abord un plaiſir ſenſible, mais ce plaiſir fut de peu de durée, il n'en ſentoit que mieux la différence du traitement qu'il éprouvoit alors.

Madame de Granſon étoit pourtant moins animée contre lui, la conduite reſpectueuſe qu'il

qu'il gardoit avec elle, faifoit peu à peu fon effet; mais elle ne diminuoit ni fa honte ni fon embarras, peut-être même en étoient-ils augmentés. Monfieur de Granfon y mettoit le comble par les empreffemens peu ménagés qu'il avoit pour elle. Il en coûtoit à fa modeftie d'y répondre; & n'y répondre point, c'eût été une efpèce de faveur pour le comte de Canaple qui en étoit fouvent le témoin.

Que ne fouffroit-il pas dans ces occafions? Il fortoit quelquefois fi défefpéré, de la chambre de madame de Granfon, qu'il formoit le deffein de n'y rentrer jamais. Je me fuis plongé

moi-même dans l'abîme où je suis, disoit-il; sans moi, sans mes soins, Granson, livré à son inconstance, auroit donné tant de dégoût à sa femme, qu'elle auroit cessé de l'aimer, & je serois du moins délivré du supplice de la voir sensible pour un autre. Mais, reprenoit-il, ai-je oublié que cet homme qui excite ma jalousie, est mon ami? Voudrois-je lui enlever les douceurs de son mariage? Est-il possible que la passion m'égare jusqu'à ce point? Je ne connois plus d'autres sentimens, d'autres devoirs que ceux de l'amour. Tout ce que j'avois de vertu m'est enlevé par cette funeste

passion, & loin de la combattre, je cherche à la nourrir. Je me fais de vains prétextes de voir madame de Granson, que je devrois fuir. Il faut m'éloigner & regagner, si je puis, cet état heureux où je pouvois être avec moi-même, où je pouvois avec satisfaction connoître le fond de mon ame.

Monsieur de Canaple n'étoit pas le seul qui prenoit cette résolution; c'étoit pour l'éviter que madame de Granson étoit venue à la campagne. Le même motif la pressoit de retourner à Dijon.

Madame de Beaumont & le reste de la compagnie partirent quelques jours avant celui où

madame de Granſon avoit fixé ſon départ. Le ſeul comte de Canaple demeura. Il crut que dans le deſſein où il étoit de fuir madame de Granſon pour jamais, il pouvoit ſe permettre la ſatisfaction de la voir encore deux jours. Elle évitoit avec un ſoin extrême de ſe trouver avec lui. Et quoiqu'il le deſirât, il ſe craignoit trop lui-même pour en chercher l'occaſion.

Le haſard fit ce qu'il n'eût oſé faire. La veille du jour marqué pour leur départ, il alla ſe promener dans un bois qui étoit près du château. Sa promenade avoit duré déjà aſſez long-tems, quand il apperçut madame de Granſon aſſiſe ſur

le gazon à quelques pas de lui. Sans ſavoir même ce qu'il faiſoit, il s'avança vers elle. La vue du comte de Canaple, ſi proche d'elle, la fit treſſaillir, & ſe levant d'un air effrayé, elle s'éloigna avec beaucoup de diligence. Loin de faire effort pour la retenir, l'étonnement & la confuſion l'avoient rendu immobile; & monſieur de Granſon qui le cherchoit pour lui faire part des lettres qu'il venoit de recevoir, le trouva encore dans la même place, ſi occupé dans ſes penſées, qu'il lui demanda plus d'une fois inutilement ce qu'il faiſoit là.

Il répondit, enfin, le mieux

qu'il put à cette queſtion. Monſieur de Granſon occupé de ce qu'on lui mandoit, ne fit nulle attention à ſa réponſe. La trêve, lui dit-il, vient d'être rompue entre la France & l'Angleterre. Monſieur de Vienne, mon beau-père, eſt nommé gouverneur de Calais; on croit qu'Édouard en veut à la Picardie, & que tout l'effort de la guerre ſera de ce côté-là. Il ne me conviendroit pas de reſter chez moi, tandis que toute la France ſera en armes : je veux offrir mes ſervices au roi; mais comme mon beau-père qui a ordre de partir pour ſon gouvernement, ne peut me préſenter, j'attends

ce ſervice de votre amitié.

Un homme comme vous, répondit le comte de Canaple, ſe préſente tout ſeul, je ferai cependant ce qui conviendra; mais ſi vous voulez que nous allions enſemble à la cour, nous n'avons pas un moment à perdre. La compagnie de gens-d'armes, que j'ai l'honneur de commander, eſt actuellement en Picardie. Jugez quelle feroit ma douleur, ſi, pendant mon abſence, il y avoit quelqu'action. Je ne vous demande, lui dit monſieur de Granſon, que deux jours. J'irai, repliqua le comte de Canaple, vous attendre à Dijon, où j'ai quelqu'affaire à régler.

Le comte de Canaple qui craignoit, après ce qui venoit de se passer, la vue de madame de Granson, trouvoit une espèce de consolation dans la nécessité où il étoit de partir. Mais il pensa bien différemment, lorsqu'en arrivant au château, il apprit que sous le prétexte d'une indisposition, elle s'étoit mise au lit, & qu'elle avoit ordonné que personne n'entrât dans sa chambre. Cet ordre, dont il ne vit que trop qu'il étoit l'objet, le pénétra de douleur. Si j'avois pu la voir, disoit-il, ma tristesse lui auroit dit ce que je ne puis lui dire. Peut-être m'accuse-t-elle de hardiesse, elle auroit du moins

pu

pu lire dans mes yeux, & dans toute ma contenance, combien j'en suis éloigné. L'absence ne me paroissoit supportable qu'autant qu'elle étoit une marque de mon respect, ce n'est qu'à ce prix que je puis m'y résoudre. Il faut du moins que madame de Granson sache que je la fuis, pour m'imposer les loix qu'elle m'imposeroit, si elle daignoit m'en donner.

Il ne pouvoit se résoudre à s'éloigner, il espéroit que monsieur de Granson entreroit dans la chambre de sa femme, & qu'il pourroit le suivre. Mais madame de Granson qui craignoit ce que le comte de

Canaple espéroit, fit prier son mari de la laisser reposer.

Il fallut enfin, après avoir fait tout ce qui lui fut possible, partir sans la voir. La compagnie de gens-d'armes de monsieur de Châlons étoit aussi en Picardie. Le comte de Canaple résolut de passer chez son ami pour l'instruire de ce qu'il venoit d'apprendre. Monsieur de Châlons n'étoit pas chez lui, il arriva tard, & retint le comte de Canaple si long-tems qu'il ne put partir que le lendemain.

Il avoit marché une partie de la journée, quand, en montant une colline, un de ses gens lui fit appercevoir un chariot des livrées de monsieur

de Granſon, que les chevaux entraînoient avec beaucoup de violence dans la pente de la colline. Il reconnut bientôt une voix dont il entendit les cris. C'étoit celle de madame de Granſon. Il vola à la tête des chevaux; après les avoir arrêtés, il s'approcha du chariot. Madame de Granſon y étoit évanouie, il la prit entre ſes bras, & la porta ſur un petit tertre de gazon. Tous ceux de l'équipage, occupés à raccommoder le chariot, ou à aller chercher du ſecours dans une maiſon voiſine, le laiſsèrent auprès d'elle. Il y étoit ſeul. Elle étoit entre ſes bras. Quel moment ! S'il avoit pu en

goûter la douceur. Mais il ne devoit qu'à la fortune ſeule l'avantage dont il jouiſſoit. Madame de Granſon n'y auroit pas donné ſon aveu.

Elle reprit connoiſſance dans le tems que ceux qui étoient allés chercher du ſecours revenoient, & ſans avoir tourné les yeux ſur le comte de Canaple, elle demanda de l'eau. Il s'empreſſa pour lui en préſenter, elle le reconnut alors, & ſon premier mouvement fut de le refuſer. La triſteſſe qu'elle vit dans ſes yeux, ne lui en laiſſa pas la force. Elle prit ce qu'il lui préſentoit. Cette faveur qui n'en étoit une que par le

premier refus, répandit dans l'ame du comte de Canaple; une joie qu'il n'avoit jamais éprouvée. Madame de Granſon ſe reprochoit ce qu'elle venoit de faire. Embarraſſée de ce qu'elle devoit dire, elle gardoit le ſilence, quand monſieur de Granſon vint encore augmenter ſon embarras. Elle lui laiſſa le ſoin de remercier monſieur de Canaple, du ſecours qu'elle en venoit de recevoir, & ſans lever les yeux, ſans prononcer une parole, elle remonta dans ſon chariot.

Monſieur de Canaple qui n'étoit plus ſoutenu par le plaiſir de voir madame de Granſon, s'apperçut qu'il avoit été

bleſſé en arrêtant les chevaux. Comme il avoit peine à monter à cheval, monſieur de Granſon lui propoſa d'aller ſe mettre dans le chariot de ſa femme. Mais quelque plaiſir qu'il eût trouvé à être pluſieurs heures avec elle, la crainte de lui déplaire & de l'embarraſſer, lui donna le courage de refuſer une choſe qu'il auroit voulu accepter aux dépens de ſa vie.

Madame de Granſon fut pendant toute la route dans une confuſion de penſées & de ſentimens, qu'elle n'oſoit examiner. Elle eût voulu, s'il lui eût été poſſible, ne ſe ſouvenir, ni des offenſes, ni des ſervices du comte de Canaple. L'acci-

dent qui lui étoit arrivé, en lui fournissant le prétexte de garder le lit, la dispensa de le voir.

Les témoignages que monsieur de Canaple rendit de monsieur de Granson, en le présentant au roi, lui attirèrent de la part de ce prince, des distinctions flatteuses. Dès que monsieur de Canaple ne se crut plus nécessaire au service de son ami, il alla en Picardie rejoindre sa troupe. Monsieur de Châlons, animé d'un desir qui n'étoit pas moins fort que celui de la gloire, l'avoit devancé. Ils s'étoient donné rendez-vous à Boulogne. Monsieur de Canaple fut étonné

de ne l'y pas trouver, & d'apprendre qu'il ne s'y étoit arrêté qu'un moment, & qu'on ignoroit où il étoit. Inquiet pour son ami d'une absence qui, même dans la circonstance présente, pouvoit faire tort à sa fortune, il alloit envoyer à Calais où on lui avoit dit qu'il pourroit en apprendre des nouvelles; lorsqu'un homme attaché à monsieur deChâlons, vint le prier de l'aller joindre dans un lieu qu'il lui indiqua.

Le comte de Canaple fut surpris de trouver monsieur de Châlons dans son lit; & d'apprendre qu'il étoit blessé. Il alloit lui en demander la cause; monsieur de Châlons prévint

ſes queſtions. J'ai beſoin de votre ſecours, lui dit-il, dans l'occaſion la plus preſſante de ma vie. Ne croyez cependant pas, mon cher Canaple, que ce ſoit à ce beſoin que vous deviez ma confiance. Je vous aurois dit en Bourgogne ce que je vais vous dire, ſi votre ſévérité, ſur tout ce qui eſt galanterie & amour, ne m'avoit retenu. Vous avez eu tort, dit monſieur de Canaple, de craindre ce que vous appellez ma ſévérité, je ne condamne l'amour que parce que les hommes y mettent ſi peu d'importance, qu'il finit toujours par de mauvais procédés avec les femmes. Vous allez juger, reprit mon-

ſieur de Châlons, ſi je mérite des reproches de cette eſpèce.

Mon pere m'envoya il y a environ deux ans en Picardie, recueillir la ſucceſſion de ma mère. Je fus dans une terre conſidérable ſituée à quelque diſtance de Calais, qui lui appartenoit. Les affaires ne rempliſſoient pas tout mon tems. Je cherchai des amuſemens conformes à mon âge & à mon humeur. Un gentilhomme de mes voiſins, me mena chez monſieur le comte de Mailly, qui paſſoit l'automne dans une terre peu éloignée de la mienne ; il fit de ſon mieux pour me bien recevoir. Mais la beauté de mademoiſelle

de Mailly sa fille, qui étoit avec lui, auroit pu lui en épargner le soin. Je n'ai point vu de traits plus réguliers, & ce qui se trouve rarement ensemble, plus de grace & d'agrément. Son esprit répond à sa figure; & je crus la beauté de son ame supérieure à l'un & à l'autre. Je l'aimai aussi-tôt que je la vis; je ne fus pas long-tems sans le lui dire. Mais quoiqu'elle m'ait flatté souvent depuis, que son cœur s'étoit déclaré d'abord pour moi, je n'eus le plaisir de me l'entendre dire, que lorsque mon amour fut approuvé par monsieur de Mailly.

Le consentement de mon père manquoit seul à mon

bonheur ; je me diſpoſai à aller le lui demander, & bien sûr de l'obtenir, je partis ſans affecter une triſteſſe que je ne ſentois pas. C'étoit preſque ne point quitter mademoiſelle de Mailly, que d'aller travailler à ne m'en plus ſéparer. Je lui diſois naturellement tout ce que je penſois. Je n'en ſuis point étonnée, me répondit-elle, les occupations que vous allez avoir, dont je ſuis l'objet, vous tiendront lieu de moi ; ma ſituation eſt bien différente, je vais être ſans vous ; & je ne ferai rien pour vous.

Mon père reçut la propoſition du mariage, comme je l'avois eſpéré, il ſe diſpoſoit

même à partir avec moi. Mais tous nos projets furent renversés par une lettre qu'il reçut du roi ; ce prince lui mandoit qu'il alloit remettre les Flamands dans leur devoir, qu'il avoit besoin d'être secondé par ses bons serviteurs, qu'il lui ordonnoit de le venir joindre avec moi, que le destinant à des emplois plus importans, il me donneroit à commander la compagnie de gens-d'armes, que mon père commandoit alors.

Les mouvemens de l'armée qui s'assembloit de tous côtés, ne nous permettoient pas de différer notre départ, & malgré la douleur que j'en ressentois,

je ne pouvois me dissimuler ce qu'exigeoient de moi l'honneur & le devoir. J'écrivis à monsieur le comte de Mailly la nécessité où j'étois de différer mon mariage jusqu'à mon retour de Flandres, & la peine que me causoit ce retardement. Que ne dis-je point à sa fille! Cette absence, bien différente de la première, ne m'offroit aucun dédommagement, & me laissoit en proie à toute ma douleur, il n'y en a jamais eu de plus sensible, & si la crainte de me rendre indigne de ce que j'aimois ne m'avoit soutenu, je n'aurois pas eu la force de m'éloigner. Les réponses que je reçus de Calais, augmenterènt encore mon amour.

La bataille de Caſſel où vous acquîtes tant de gloire, me coûta mon père. Je ſentis vivement cette perte, & j'allai chercher auprès de mademoiſelle de Mailly la ſeule conſolation que je pouvois avoir. Il y avoit quelque tems que je n'avois eu de ſes nouvelles. J'en attribuois la cauſe à la difficulté de me faire tenir ſes lettres, & je n'avois ſur cela que cette eſpèce d'inquiétude ſi naturelle à ceux qui aiment. Je volai à Calais, où j'appris qu'elle étoit avec monſieur de Mailly. Je la trouvai ſeule chez elle, & au lieu de la joie que j'attendois, elle me reçut avec des larmes.

Je ne puis vous dire à quel point j'en fus troublé. Vous pleurez, m'écriai-je ! Grand dieu ! Que m'annoncent ces larmes ? Elle vous annoncent, me répondit-elle en pleurant toujours, que notre fortune est changée, & que mon cœur ne l'est point. Ah ! repris-je avec transport, monsieur de Mailly veut manquer aux engagemens qu'il a pris avec moi. Mon père, reprit-elle, est plus à plaindre qu'il n'est coupable : écoutez, & promettez que vous ne le haïrez pas.

Quelque tems après votre départ, il vit dans une maison madame du Boulai. Quoiqu'elle ne soit plus dans la première jeunesse,

jeuneſſe, elle en a conſervé la fraîcheur & les agrémens. La manière adroite dont elle a vécu avec un mari d'un âge très-différent du ſien, & d'un humeur difficile, lui a attiré l'eſtime de ceux qui ne jugent que par les apparences. Elle joint à tous ces avantages l'eſprit le plus ſéduiſant. Maîtreſſe de ſes goûts & de ſes ſentimens, elle n'a que ceux qui lui ſont utiles.

Mon père, dont l'ame eſt ſuſceptible de paſſion, prit de l'amour pour elle, & lui propoſa de l'épouſer. J'ai un fils que j'aime, lui répondit-elle, & qui, par ſa naiſſance, & par ſes qualités perſonnelles, eſt

digne de mademoiselle de Mailly ; si vous m'aimez autant que vous le dites, il faut pour m'autoriser à me donner à vous, que nous ne fassions qu'une même famille.

Mon père étoit amoureux, continua mademoiselle de Mailly; sans se souvenir des engagemens qu'il avoit pris avec vous, il vint me proposer d'épouser monsieur du Boulai. La douleur que me donna cette proposition, rappella toute sa tendresse pour moi ; il ne me déguisa point la violence de sa passion, il finit par me dire qu'il ne me contraindroit jamais, & qu'il vouloit, si je consentois à son bonheur, tenir ce sacrifice de

mon amitié, & nullement de mon obéiſſance : voilà où j'en ſuis. Il ne me parle de rien; mais ſa douleur, dont je ne m'apperçois que trop, m'en dit plus qu'il ne m'en diroit lui-même. Il faut que l'un de nous deux ſacrifie ſon bonheur au bonheur de l'autre. Eſt-ce mon père qui doit faire ce ſacrifice? Et dois-je l'exiger?

Je ne répondis à mademoiſelle de Mailly que par les marques de mon déſeſpoir. Je crus n'en être plus aimé. Je vais, me dit-elle, vous faire ſentir toute votre injuſtice, & vous donner une nouvelle preuve de l'eſtime que j'ai pour vous. Vous connoiſſez ma ſituation,

vous m'aimez, vous savez que je vous aime; décidez de votre sort & du mien, mais prenez vingt-quatre heures pour vous y déterminer.

Elle me quitta à ces paroles, & me laissa dans l'état que vous pouvez juger. Plus j'aimois, plus je craignis de l'engager dans des démarches qui pouvoient intéresser sa gloire & son repos. Je connoissois combien son père lui étoit cher; je savois que le malheur de ce père deviendroit le sien. Après avoir passé les vingt-quatre heures qu'elle m'avoit données, je la revis sans avoir le courage de me rendre ni

heureux, ni miſérable. Et nous nous quittâmes ſans avoir pris aucune réſolution.

A quelques jours delà, elle me rendit compte d'une converſation qu'elle avoit eue avec ſon père. Il renonçoit à l'autorité que la nature lui avoit donnée, & la rendoit par-là plus forte; il n'employoit auprès de ſa fille que les prières. Vous êtes plus ſage que moi, lui diſoit-il, eſſayez de triompher de vos ſentimens; obtenez de vous d'être un tems ſans voir monſieur de Châlons. Si après cela vous penſez de même, je vous promets, & je me promets à moi-même, que quoi qu'il m'en puiſſe coûter,

je vous laisserai libre. Je ne puis, me dit mademoiselle de Mailly, refuser à mon père ce qu'il veut bien me demander, & ce qu'il pourroit m'ordonner. Comme je suis de bonne foi, je vous avouerai encore que je ferai mes efforts pour lui obéir. Je sens qu'ils seront inutiles, vous êtes bien puissant dans mon cœur, puisque vous l'emportez sur mon père. Ah ! m'écrai-je, vous ne m'aimez plus, puisque vous formez le dessein de ne me plus aimer. Mademoiselle de Mailly ne répondit à mes reproches que par la douleur dont je voyois bien qu'elle étoit pénétrée. Nous restâmes encore

long-tems enſemble, nous ne pouvions nous quitter. Elle m'ordonna enfin de partir, & de lui laiſſer le ſoin de notre fortune. J'eſpère, me dit-elle, que je trouverai le moyen de ſatisfaire tous les ſentimens de mon cœur.

Il fallut obéir, je vins en Bourgogne où j'appris au bout de quelques mois que madame du Boulai avoit épouſé monſieur de Mailly. Je ne pouvois revenir de ma ſurpriſe, de ce que mademoiſelle de Mailly ne m'avoit point inſtruit de ce mariage. Cette conduite toute impénétrable qu'elle étoit pour moi, me donnoit de l'inquiétude & de la douleur, & ne me donnoit aucun ſoupçon.

Je lui avois promis de ne faire aucune démarche que de concert avec elle. Mais comme je ne recevois nulle nouvelle, je me déterminai à aller à Calais *incognito*. Quelqu'empressement que j'eusse d'exécuter ce projet, il fallut obéir à un ordre que le roi me donna d'aller à Gand, conférer avec le comte de Flandres. Dès que les affaires sur lesquelles j'avois à traiter, furent terminées, je pris la route de Calais. Je me logeai dans un endroit écarté, & j'envoyai aux nouvelles un homme adroit & intelligent dont je connoissois la fidélité.

Après quelques jours il me rapporta que monsieur du Boulai,

Boulai étoit très - amoureux de mademoiſelle de Mailly ; qu'il en étoit jaloux ; que les aſſiduités de milord d'Arondel, qui avoit paru très-attaché à mademoiſelle de Mailly pendant le ſéjour qu'il avoit fait à Calais, lui avoient donné & beaucoup d'inquiétude, & beaucoup de jalouſie ; que monſieur de Mailly étoit parti pour la campagne avec toute ſa famille.

Je ſavois que milord d'Arondel eſt un des hommes du monde le plus aimable ; il étoit amoureux de ma maîtreſſe, & cette maîtreſſe paroiſſoit me négliger depuis long-tems. En falloit-il davantage pour faire

naître ma jalousie ? Malgré ce qu'on venoit de me dire que mademoiselle de Mailly n'étoit pas à Calais, mon inquiétude me conduisit dans la rue où elle logeoit. Il étoit nuit. Il régnoit un profond silence dans la maison; j'apperçus cependant de la lumière dans l'appartement de mademoiselle de Mailly, je crus qu'elle n'étoit point partie, qu'elle étoit peut-être seule, & qu'à l'aide de quelque domestique, il n'étoit pas impossible que je ne pusse m'introduire chez elle. Le plaisir que j'aurois de la revoir, après une si longue absence, m'occupoit si entèriement, qu'il faisoit disparoître la jalousie

que je venois de concevoir, quand cette porte, ſur laquelle j'avois conſtamment les yeux attachés, s'ouvrit ; j'en vis ſortir une femme, que malgré l'obſcurité, je reconnus pour être à mademoiſelle de Mailly.

Je m'avançai vers elle, il me ſembla qu'elle me reconnoiſſoit ; mais loin de m'attendre, elle s'éloigna avec beaucoup de vîteſſe. L'envie de m'éclaircir d'un procédé qui m'étonnoit, & de ſavoir ce qui l'obligeoit de ſortir à une heure ſi indue, m'engagea à la ſuivre. Après avoir traverſé pluſieurs rues, elle entra dans une maiſon, en reſſortit un inſtant après avec une autre

femme, & revint chez monsieur de Mailly. Je la suivois toujours, & de si près, que celui qui leur ouvrit la porte, crut apparemment que j'étois avec elles, & me laissa entrer.

Elles furent tout de suite à l'appartement de mademoiselle de Mailly, elles étoient si occupées, & alloient si vîte qu'elles ne prirent pas garde à moi; j'aurois pu même entrer dans la chambre; mais quoiqu'elle fût fermée, il m'étoit aisé de comprendre qu'il s'y passoit quelque chose d'extraordinaire. Je rêvois à ce que ce pouvoit être, quand des cris que j'entendois de tems en tems, qui furent suivis peu

de momens après, de ceux d'un enfant, m'éclaircirent cet étrange myſtère. Je ne puis vous dire ce qu'il me paſſoit alors dans l'eſprit; un état auſſi violent ne permet que des ſentimens confus. Le battement de mon cœur, l'excès de mon trouble & de mon ſaiſiſſement étoit ce que je ſentois le mieux.

La femme que j'avois vu entrer avec celle de mademoiſelle de Mailly, ſortit. Je la ſuivis ſans avoir de penſée ni de deſſein déterminé, elle portoit avec elle l'enfant qui venoit de naître. Ceux qui font la ronde dans les places de guerre, paſſoient alors; je ne ſais ſi elle eut peur d'en être reconnue,

ou ſi elle exécutoit ſes ordres ; mais elle ne les eut pas plutôt apperçus, qu'elle mit l'enfant à une porte, & gagna une rue détournée.

Ce n'étoit pas de moi que cette petite créature devoit attendre du ſecours ; je lui en donnai cependant, par un ſentiment de pitié, où il entroit une eſpèce d'attendriſſement pour la mère. Il me parut auſſi que c'étoit me venger d'elle que d'avoir ſon enfant en ma puiſſance. Je le remis à la femme chez qui je logeois, ſans avoir eu la force de le regarder, & je fus me renfermer dans ma chambre, abîmé dans mes penſées : plus je rêvois à

cette aventure, moins je la comprenois. Mon cœur étoit ſi accoutumé à aimer & à eſtimer mademoiſelle de Mailly, il m'en coûtoit tant de la trouver coupable, que j'en démentois mes oreilles & mes yeux. Elle n'avoit pu me trahir, elle n'avoit pu ſe manquer à elle-même. Je concluois qu'il y avoit quelque choſe à tout cela que je n'entendois point.

Je formois la réſolution de m'en éclaircir, lorſque la femme à qui je venois de remettre cette petite créature, perſuadée que j'en étois le père, vint me l'apporter pour me faire, diſoit-elle, admirer ſon extrême beauté. Quoique j'en

détournasse la vue avec horreur, je ne sais comment j'apperçus qu'il étoit couvert d'une hongreline faite d'une étoffe étrangère que j'avois donnée à mademoiselle de Mailly. Quelle vue, mon cher Canaple ! Et que ne produisit-elle point en moi ? Il sembloit que je ne me connoissois trahi que depuis ce moment; tout ce que je venois de penser s'évanouit. Je rejettai avec indignation des doutes qui avoient suspendu en quelque sorte ma douleur ; elle devint alors extrême, & mon ressentiment lui fut proportionné ; peut-être lui aurois-je tout permis, si un événement singulier, qui me força de sortir

de Calais dès le lendemain, n'avoit donné à ma raiſon le tems de reprendre quelque empire.

Je ne puis vous dépeindre l'état où j'étois, je m'attendriſſois ſur moi-même, mon cœur ſentoit qu'il avoit beſoin d'aimer. Je me trouvois plus malheureux de renoncer à un état ſi doux, que je ne l'étois d'avoir été trahi. Enfin bien moins irrité qu'affligé, toutes mes penſées alloient à juſtifier mademoiſelle de Mailly. Je ne pouvois avoir de paix avec moi-même, que lorſque j'étois parvenu à former des doutes. Je lui écrivis, & je lui faiſois des reproches; ils étoient ac-

compagnés d'un respect que je sentois toujours pour elle, & dont un honnête homme ne doit jamais se dispenser pour une femme qu'il a aimée. Ma lettre fut rendue fidélement; mais au lieu de la réponse que j'attendois, on me la renvoya sans avoir daigné l'ouvrir.

Le dépit que m'inspira cette marque de mépris, me fit prendre la résolution de triompher de mon amour, que je n'avois point prise jusques-là, ou que du moins j'avois prise foiblement. Pour mieux y réussir je me remis dans le monde que j'avois presque quitté; je vis des femmes, je voulois qu'elles

me paruſſent belles, je leur cherchois des graces; & malgré moi, mon eſprit & mon cœur faiſoient des comparaiſons, qui me rejettoient dans mes premières chaînes.

Nous ſommes partis vous & moi, pour venir joindre notre troupe. Dès que j'ai été à portée de mademoiſelle de Mailly, le deſir de la voir & de m'éclaircir s'eſt réveillé dans mon cœur. J'ai dans la tête qu'elle eſt mariée, & que quelque raiſon que je ne ſais pas, l'oblige à cacher ſon mariage. L'enfant que j'ai en ma puiſſance, & que j'ai vu expoſer, ne s'accorde pas trop bien avec cette idée; mais mon cœur a beſoin d'eſti-

mer ce qu'il ne peut s'empêcher d'aimer.

J'ai été trois nuits de ſuite à Calais, j'ai paſſé les deux premières à me promener autour de la maiſon de monſieur de Mailly, je fus attaqué la troiſième par trois hommes qui vinrent ſur moi l'épée à la main, je tirai promptement la mienne, & pour n'être pas pris derrière, je m'adoſſai contre une muraille. L'un de mes trois adverſaires fut bientôt hors de combat. Je n'avois fait juſques-là, que me défendre; je ſongeai alors à attaquer, & je fus ſi heureux que mon dernier ennemi, après avoir reçu pluſieurs bleſſures tomba baigné

dans ſon ſang. J'en perdois beaucoup moi-même, & me ſentant affoiblir, je me hâtai de gagner le lieu où un homme que j'avois avec moi m'attendoit. Il étancha mon ſang le mieux qu'il lui fut poſſible. Mes bleſſures ne ſe ſont point trouvées dangereuſes; & ſi mon eſprit me laiſſoit quelque repos, j'en ſerois bientôt quitte; mais bien éloigné de ce repos, la lettre que je reçus hier & que voici, me jette dans un nouveau trouble, & dans une nouvelle affliction.

Cette lettre que monſieur de Canaple prit des mains de ſon ami, étoit telle :

LETTRE.

« Ne perdez point de tems
» pour vous éloigner d'un lieu
» où l'on conſpire votre perte.
» Je devrois peut-être me
» ranger du côté de vos enne-
» mis ; mais malgré votre tra-
» hiſon, je me ſouviens encore
» que je vous ai aimé, & je
» ſens que mon indifférence
» pour vous ſera plus aſſurée,
» lorſque je n'aurai rien à
» craindre pour votre vie.

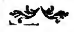
Moi ! des trahiſons ! s'écria monſieur de Châlons, lorſque monſieur de Canaple eut achevé de lire ; & c'eſt mademoiſelle

de Mailly qui m'en accuſe ! Elle veut que je ſois coupable, elle veut que je ne l'aye pas bien aimée ! Comprenez-vous, ajouta-t-il, la ſorte de douleur que j'éprouve ? Non, vous ne la comprenez pas, il faut aimer pour ſavoir que la plus grande peine de l'amour eſt celle de ne pouvoir perſuader que l'on aime. Hélas ! on ne m'a peut-être manqué que par vengeance! Grand dieu ! que je ſerois heureux ! Tout ſeroit pardonné, tout ſeroit oublié, ſi je pouvois penſer que j'ai toujours été aimé ! Je ne puis vivre dans la ſituation où je ſuis. Il faut, mon cher Canaple, que vous alliez à Calais, que vous parliez

à mademoiſelle de Mailly, votre nom vous donnera facilement l'entrée de la maiſon de ſon père ; mais ne lui dites rien qui puiſſe l'offenſer : je mourrois de douleur ſi je l'expoſois à rougir devant vous, je veux ſeulement qu'elle ſache à quel point je l'aime encore.

Le comte de Canaple, que ſa propre expérience rendoit encore plus ſenſible à la douleur de ſon ami, partit pour Calais, après avoir pris quelque inſtruction plus particulière.

Fin de la première Partie.



LE

LE SIÉGE DE CALAIS.

NOUVELLE HISTORIQUE.

SECONDE PARTIE.

MONSIEUR de Canaple, en arrivant à Calais, apprit que monſieur du Boulai étoit celui contre qui monſieur de Châlons s'étoit battu; qu'il étoit mort de ſes bleſſures; que madame de Mailly ne reſpiroit que la vengeance. Ce tems étoit peu propre pour aller chez monſieur de Mailly; mais un homme du mérite, & du rang du comte de Canaple, étoit au - deſſus

des règles ordinaires. Madame de Mailly occupée de sa douleur, laissa à mademoiselle de Mailly le soin de faire les honneurs de sa maison; quoiqu'elle s'en acquittât avec beaucoup de politesse, elle ne pouvoit cependant cacher son extrême mélancolie.

Si la mort de monsieur du Boulai, lui dit le comte de Canaple, après quelques autres discours, cause la tristesse où je vous vois, je connois un malheureux, mille fois plus malheureux encore qu'il ne croit l'être. Pardonnez-moi, mademoiselle, poursuivit-il, s'appercevant de la surprise & du trouble de mademoiselle

de Mailly, d'être si bien instruit; & pardonnez à mon ami de m'avoir confié ses peines, & de m'avoir chargé d'un éclaircissement que, dans l'état où il est, il ne peut vous demander lui-même.

Quoi ! répondit-elle d'une voix basse & tremblante, il est donc blessé? Oui, mademoiselle, répondit monsieur de Canaple, & malgré tout ce qu'il souffre, il seroit heureux s'il voyoit ce que je vois. Ah ! dit-elle avec une inquiétude qu'elle ne put dissimuler, il est blessé dangereusement?

Sa vie, répondit le comte de Canaple, dépend de ce que vous m'ordonnerez de lui

dire. Mademoiselle de Mailly fut quelque tems dans une rêverie profonde, & sans lever les yeux qu'elle avoit toujours tenus baissés, il vous a dit mes foiblesses, lui dit-elle ? Mais vous a-t-il confié que dans le tems que je résistois à la volonté d'un père pour me conserver à lui, il violoit, pour me trahir, toutes les loix ? Vous a-t-il dit qu'il a enlevé mademoiselle de Liancourt, qu'il s'est battu avec son frère ? Que veut-il encore ? Pourquoi affecter de passer des nuits sous mes fenêtres ? Pourquoi chercher à troubler un repos que j'ai tant de peine à retrouver ? Pourquoi attaquer monsieur du Boulai ? Pourquoi

le tuer ? Pourquoi ſe faire des ennemis irréconciliables de tout ce qui me doit être le plus cher ? Et pourquoi, enfin, ſuis-je aſſez miſérable pour craindre, à l'égal de la mort, qu'il ne ſoit puni de ſes crimes ? Oui, continua-t-elle, je frémis des laiſons que madame de Mailly prend avec monſieur de Liancourt, pour perdre ce malheureux. Qu'il s'éloigne, qu'il ſe mette à couvert de la haine de ſes ennemis. Qu'il vive, & que je ne le voye jamais.

Cette dernière condition, répliqua le comte de Canaple, le met hors d'état de vous obéïr. Donnez-moi le tems, mademoi-

ſelle, de lui parler, je ſuis ſûr qu'il ne ſauroit être coupable. Hélas ! que pourra-t-il vous dire, repartit-elle ? N'importe, parlez-lui; auſſi-bien je vous ai trop montré ma foibleſſe, pour vous diſſimuler l'inquiétude & la crainte que ſon état me donne.

Monſieur de Châlons attendoit ſon ami avec une extrême impatience. Qu'allez-vous m'apprendre, lui dit-il d'une voix entrecoupée, auſſi-tôt qu'il le vit approcher de ſon lit ? Que ſi les ſoupçons que vous avez de la fidélité de mademoiſelle de Mailly, répliqua monſieur de Canaple, n'ont pu éteindre votre amour; elle

vous aime encore, quoique vous ſoyez auſſi coupable à ſes yeux, qu'elle l'eſt aux vôtres. Qu'eſt-ce que votre combat contre monſieur de Liancourt, & l'enlèvement de ſa ſœur, dont vous êtes accuſé, & dont je n'ai pu vous juſtifier? Ce que j'ai fait pour mademoiſelle de Liancourt, reprit monſieur de Châlons, n'intéreſſe ni mon amour, ni ma fidélité. Je vous éclaircirai pleinement cette aventure; mais, mon cher Canaple, dites-moi plus en détail tout ce qu'on vous a dit; les moindres circonſtances, le ſon de la voix, les geſtes, tout eſt important.

Quoique monſieur de Canaple

lui rendît le compte le plus exact de la converſation qu'il venoit d'avoir, il ne ſe laſſoit point de lui faire de nouvelles queſtions ; il lui faiſoit répéter mille fois ce qu'il venoit de lui entendre dire. Après toutes ces répétitions, il croyoit encore n'avoir pas bien entendu. Vous avouerai-je ma peine ? lui diſoit-il, je ne puis me pardonner les ſoupçons que je vous ai laiſſé voir ; ils auront fait impreſſion ſur vous ; vous en eſtimerez moins mademoiſelle de Mailly ; croyez, je vous en prie, qu'elle n'eſt point coupable : pour moi, je n'ai preſque plus beſoin de le penſer ; je ne ſais même ſi je ne ſentirois

point un certain plaiſir d'avoir à lui pardonner.

Ce ſentiment qu'il eût été ſi néceſſaire au comte de Canaple de trouver dans madame de Granſon, le fit ſoupirer. Vous avez raiſon, lui dit-il, on pardonne tout quand on aime. Oui, répliqua monſieur de Châlons; mais ſi j'aime aſſez pour tout pardonner, j'ai toujours trop parfaitement aimé pour avoir beſoin d'indulgence. Vous vous ſouvenez qu'en vous comptant les aventures de cette malheureuſe nuit, je vous dis qu'un événement ſingulier m'avoit obligé de ſortir de Calais; le voici :

Monſieur de Cliſſon logeoit

dans la maiſon où j'étois ; comme il n'étoit jamais venu à la cour de France, & qu'il n'étoit pas à celle de Flandres, lorſque j'y avois été, je n'avois pas craint d'en être connu. Nous nous étions parlé pluſieurs fois, & nous avions conçu de l'eſtime l'un pour l'autre. Je viens, me dit-il en entrant dans ma chambre, & en m'abordant avec cette liberté qui régne parmi ceux qui ſont profeſſion des armes, vous prier de me ſervir de ſecond dans un combat que je dois faire ce matin. L'honneur ne me permettoit pas de refuſer, & la diſpoſition où j'étois m'y faiſoit trouver du plaiſir. Je

haïssois tous les hommes, il ne m'importoit sur qui j'exercerois ma vengeance.

Je me hâtai de prendre mes armes. Nous allâmes au lieu de l'assignation; nous avions été dévancés par nos adversaires. Le combat commença, & quoique ce fût avec beaucoup de chaleur, il finit presque aussi-tôt. Nos deux ennemis furent blessés & désarmés. Je vous demande pardon, me dit Clisson, de vous avoir engagé à tirer l'épée contre un homme avec qui il y avoit si peu de gloire à acquérir; mais si je n'ai pu fournir un assez noble exercice à votre courage, je puis, si vous voulez me suivre,

donner à votre générosité un emploi digne d'elle. J'assurai Clisson qu'il pouvoit compter sur moi.

Sans perdre un instant, nous nous éloignâmes du lieu du combat, nous traversâmes la ville, & nous allâmes descendre dans une maison qui étoit à l'autre bout du fauxbourg. Deux femmes masquées nous y attendoient ; Clisson en prit une qu'il mit devant lui sur son cheval, & me pria de me charger de l'autre. Dans la disposition où j'étois, j'avoue que si j'eusse cru qu'il eût été question d'enlever une femme, je ne me serois pas prêté avec tant de facilité à ce qu'on exi-

geoit de moi ; mais il n'y avoit plus moyen de reculer ; nous marchâmes avec le plus de vîtesse qu'il nous fut possible. La lassitude de nos chevaux nous obligea de nous arrêter sur la fin du jour, dans un village où par bonheur nous en trouvâmes d'autres qui nous menèrent à Ypres. Comme nous n'étions plus sur les terres de France, nos dames qui avoient grand besoin de repos, y passèrent la nuit.

Ce ne fut que là où j'appris quelle étoit cette aventure, où vous voyez que j'avois cependant tant de part ; les miennes propres m'occupoient trop pour laisser place à la

curiosité. Cliſſon m'apprit qu'à ſon retour d'Angleterre où il avoit paſſé avec la comteſſe de Monfort, lui & monſieur de Mauny, s'étoient arrêtés à Calais; qu'ils étoient devenus amoureux, lui, de mademoiſelle d'Auxi, & Mauny, de mademoiſelle de Liancourt; toutes deux ſous la puiſſance de leurs frères qui avoient réſolu de faire un double mariage; & dans cette intention les avoient fait élever enſemble, ſous la conduite d'une vieille grand'mère de mademoiſelle de Liancourt. L'une & l'autre révoltées du joug qu'on vouloit leur impoſer, s'étoient affermies dans la réſolution de n'épouſer que

quelqu'un qu'elles puſſent aimer.

Monſieur de Cliſſon & monſieur de Mauny leur inſpirèrent les ſentimens qu'elles vouloient avoir pour leurs maris. Il fut réſolu entr'eux qu'elles prendroient leur tems pour ſortir de la maiſon de madame de Liancourt; que leurs amans, après avoir reçu leur foi, les emmeneroient en Bretagne. Mauny fut obligé de paſſer en Angleterre, il avoit de fortes raiſons pour ne pas déclarer ſon mariage; & Cliſſon fut chargé ſeul de l'exécution du projet. Les dames, après s'être ſauvées la nuit, étoient venues ſe réfugier dans cette maiſon

du fauxbourg, où elles étoient cachées depuis deux jours ; lorſque Cliſſon & moi les allâmes chercher.

Les deux frères avertis de leur fuite, ne doutèrent pas que Cliſſon n'en fût l'auteur ; aucun ſoupçon ne tomba ſur monſieur de Mauny qui étoit abſent depuis aſſez long-tems. Monſieur d'Auxi, & monſieur de Liancourt appellèrent monſieur de Cliſſon en duel, perſuadés que celui qu'il choiſiroit pour ſecond, ne pourroit être que le raviſſeur de mademoiſelle de Liancourt. La crainte qu'on ne découvrît le lieu où ces dames étoient cachées, obligea Cliſſon, après le combat,

de me prier de l'aider à les en tirer. Je juge que monſieur de Mauny a fait paſſer ſa femme en Angleterre, où peut-être n'a-t-il pas encore la liberté de déclarer ſon mariage.

Voilà, continua monſieur de Châlons, ce qui me donne l'air ſi coupable. Il y va de tout mon bonheur que mademoiſelle de Mailly en ſoit inſtruite. Tous les momens qui s'écouleront juſques-là, ſont perdus pour mon amour.

Monſieur de Canaple ne tarda pas à ſatisfaire ſon ami. Il vit mademoiſelle de Mailly, il lui apprit tout ce que monſieur de Châlons venoit de lui apprendre. Elle écoutoit avi-

dement tout ce qui pouvoit justifier monsieur de Châlons. Hélas ! disoit - elle , s'il est innocent je suis encore plus à plaindre ; mais ne songeons présentement qu'à le sauver. Je tremble qu'il ne soit découvert dans le lieu où il est ; il faut prendre des mesures auprès du roi. Votre ami est malheureux , vous l'aimez ; puis - je ajouter à ces motifs l'intérêt d'une fille que vous ne connoissez que par ses foiblesses ? Ne donnez point ce nom, Mademoiselle, répondit le comte de Canaple , à des sentimens que leur constance rend respectables.

L'intérêt de monsieur de Châlons demandoit que mon

ſieur de Vienne, gouverneur de Calais, fût inſtruit de ce qui s'étoit paſſé. Monſieur de Canaple s'empreſſa de ſe charger d'un ſoin qui alloit lui donner des liaiſons néceſſaires avec le père de madame de Granſon. Il n'en avoit rien appris depuis ſon départ de Bourgogne; il eſpéroit en ſavoir des nouvelles: il en entendroit parler, il en parleroit lui-même; tous ces petits biens deviennent conſidérables, ſur-tout pour ceux qui n'oſent s'en promettre de plus grands.

Monſieur de Vienne vit avec plaiſir le comte de Canaple, il connoiſſoit auſſi monſieur de Châlons; la probité de l'un &

de l'autre ne lui étoit point ſuſpecte, il ajouta une foi entière à ce que monſieur de Canaple lui dit de l'innocence de ſon ami. Il ſe chargea d'obtenir du roi les ordres néceſſaires pour la ſûreté de monſieur de Châlons.

Le comte de Canaple, toujours occupé de ſon amour, ne négligeoit rien pour s'inſinuer dans les bonnes graces de monſieur de Vienne ; il lui rendoit des ſoins, il vouloit être aimé de ce que madame de Granſon aimoit ; & quoiqu'il n'en dût attendre aucune reconnoiſſance, qu'elle pût même l'ignorer toujours, cette occupation ſatisfaiſoit la ten-

dreſſe de ſon cœur. Il lui fallut pluſieurs jours pour amener monſieur de Vienne à lui parler de ce qu'il deſiroit ; car quoiqu'il ſe fût bien promis d'en parler lui-même, la timidité inſéparable du véritable amour le retint long-tems.

Monſieur de Vienne, un des plus fameux capitaines de ſon ſiècle, ne s'entretenoit volontiers que de guerre. Il fallut eſſuyer le récit de bien des combats, avant d'avoir acquis le droit de faire des queſtions. Enfin, monſieur de Canaple enhardi par la familiarité qu'il avoit acquiſe, oſa demander des nouvelles de madame de Granſon. Elle eſt,

répondit monsieur de Vienne, à la campagne depuis le départ de son mari. C'est sans doute à Vermanton, dit monsieur de Canaple? Non, répliqua monsieur de Vienne, elle s'en est dégoûtée, & ne veut plus y aller, elle veut même s'en défaire.

Monsieur de Canaple éclairé par son amour, sentit la cause de ce dégoût, & en fut vivement touché. Mais comme ce lieu l'intéressoit infiniment, même en l'affligeant, il voulut en être le maître. Un de ses gens fut envoyé en Bourgogne, avec ordre d'acheter Vermanton à quelque prix qu'il fût. L'acquisition des meubles étoit sur-tout recommandée; toutes

les choses qui avoient appartenu à madame de Granson, & dont elle avoit fait usage, étoient d'un prix infini pour le comte de Canaple; ce lit où il avoit été si heureux, n'avoit pas même de privilège. L'amour, quand il est extrême, n'admet point de préférence.

Les cœurs sensibles se devinent les uns les autres. Madame de Granson comprit ce qui obligeoit le comte de Canaple d'offrir un prix excessif de Vermanton, elle crut même que ce lieu ne lui étoit cher que par la même raison qu'elle avoit pour le trouver odieux, & mit obstacle à l'acquisition qu'il vouloit en faire. Le comte de

Canaple regarda ce refus comme une nouvelle marque de haine.

Ce que monſieur de Vienne lui contoit de la retraite où ſa fille vivoit depuis l'abſence de monſieur de Granſon, le confirmoit dans cette opinion. Les malheureux tournent toujours leurs penſées du côté qui peut augmenter leur peine. Il ſe perſuada que madame de Granſon aimoit encore plus ſon mari qu'elle ne l'avoit aimé. C'eſt moi, diſoit-il, qui lui ai appris à aimer ; ſon cœur a été inſtruit par le mien de toutes les délicateſſes de l'amour ; ma paſſion lui ſert de modèle, elle fait pour ſon mari

mari, ce qu'elle sent bien que je ferois pour elle, & j'ai le malheur singulier que ce que l'amour m'a inspiré de plus tendre est au profit de mon rival.

Ces réflexions désespérantes jettoient le comte de Canaple dans une tristesse qui n'échappa pas à mademoiselle de Mailly. Elle connut qu'il étoit amoureux, & sans le lui dire, elle en fut plus disposée à prendre beaucoup d'amitié pour lui, & à lui donner sa confiance. C'étoit aussi pour monsieur de Canaple un soulagement de parler à quelqu'un dont l'ame étoit sensible, & qui éprouvoit aussi bien que lui les malheurs de l'amour.

Cependant monſieur de Châlons guériſſoit de ſes bleſſures, il avoit quitté le lit, il preſſoit ſon ami toutes les fois qu'il le voyoit, d'obtenir de mademoiſelle de Mailly qu'il pût lui parler. Ce n'eſt que par elle, lui diſoit-il, que je veux démêler cette étrange aventure; je connois ſa franchiſe & ſa vérité; puiſqu'elle m'aime encore, il lui en coûtera moins de s'avouer coupable, qu'il ne lui en coûteroit de me tromper.

Que me demandez-vous, dit mademoiſelle de Mailly au comte de Canaple, quand il lui fit la prière dont il étoit chargé? Puis-je voir un homme

qui a rempli de deuil la maison de mon père ? Cet obstacle qui n'est déjà que trop fort, n'est pas le seul qui nous sépare pour jamais. Je l'ai cru infidèle, qu'il tâche de le devenir ; l'intérêt de son repos le demande, & de la façon dont j'ai le coeur fait, ce sera une espèce de consolation pour moi, de penser que du moins il ne sera pas malheureux. De quel ordre, répliqua monsieur de Canaple, me chargez-vous ? Songez que ce seroit donner la mort à mon ami.

Vous ne doutez pas que je ne sois aussi à plaindre, & peut-être plus à plaindre que lui, répliqua mademoiselle de Mailly ;

dites, s'il le faut, que je ne mérite plus d'être aimée. Seroit-il possible que ce fût une consolation pour lui ? Non, je ne le puis penser, je sais du moins que mon cœur n'a jamais été plus cruellement déchiré, que lorsque je l'ai cru coupable. Mais, dit encore le comte de Canaple, ne m'expliquerez-vous point les motifs d'une conduite, qu'il importe tant à monsieur de Châlons de savoir ? Il n'en seroit pas moins malheureux, reprit-elle, & j'aurois dit ce que je ne dois point dire. Qu'il lui suffise que la fortune seule a causé ses malheurs & les miens ; que j'avois peine à cesser de l'aimer

dans un tems, où je croyois ne pouvoir plus l'estimer. Plût à dieu, dit-elle en poussant un profond soupir, avoir toujours cru en être aimée. Si je puis encore lui demander quelque chose, je lui demande de s'éloigner d'un lieu, où sa présence ne fait qu'augmenter mes maux.

Malgré le respect de monsieur de Châlons pour mademoiselle de Mailly, il n'auroit pu se soumettre à ses ordres, si son honneur & son devoir ne l'avoient obligé d'obéir à ceux qu'il reçut du roi. Monsieur de Canaple & lui, furent mandés à Paris pour délibérer sur la campagne prochaine.

Madame de Granſon y étoit arrivée depuis quelques jours, pour ſecourir ſon mari qui avoit été dangereuſement malade; il l'auroit volontiers diſpenſée de tant de ſoin. Son cœur n'avoit pu demeurer oiſif au milieu d'une cour qui reſpiroit la galanterie : les belles femmes qui la compoſoient, avoient eu part tour à tour à ſes hommages. Madame de Montmorency étoit la dernière à qui il s'étoit attaché, & ſa paſſion pour elle duroit encore lorſqu'il tomba malade.

Madame de Granſon ne s'apperçut pas d'abord de l'indifférence dont on payoit ſes ſoins, ou ſi elle s'en apperçut, elle

l'atribua à l'état où étoit monſieur de Granſon. Mais comme cette indifférence augmentoit, elle vit enfin ce qu'elle n'avoit pas vu d'abord. Ce fut preſque un ſoulagement pour elle, il lui ſembloit qu'elle en étoit un peu moins coupable à ſon égard. Délivrée de la néceſſité qu'elle s'impoſoit de l'aimer, elle agiſſoit avec lui d'une manière plus libre & plus naturelle.

Elle ne s'étoit point précautionnée pour éviter le comte de Canaple, qu'elle croyoit loin de Paris. Il la trouva dans la chambre de monſieur de Granſon lorſqu'il y vint. La ſurpriſe & l'embarras de l'un & de l'autre

furent extrêmes. Monſieur de Granſon en avoit auſſi ſa part, c'étoit un caractère foible, toujours tel que les perſonnes avec qui il vivoit, vouloient qu'il fût. La préſence du comte de Canaple, dont il connoiſſoit la vertu, lui reprochoit ſa conduite; il craignoit ſa ſévérité: il eût cependant bien voulu continuer la ſorte de vie qu'il menoit alors.

Après quelques diſcours généraux, ces trois perſonnes qui ne ſavoient que ſe dire, gardèrent le ſilence. Madame de Granſon avertie qu'elle devoit fuir le comte de Canaple, par le peu de répugnance qu'elle avoit de le voir, voulut ſortir;

mais monſieur de Granſon l'arrêta. Comme il étoit le plus libre des trois, il ſe mit à faire des queſtions à ſon ami ſur monſieur de Vienne. Quelque intéreſſée que fût madame de Granſon à cette converſation, la crainte d'adreſſer la parole à monſieur de Canaple, l'empêchoit d'y prendre part. Mais monſieur de Vienne avoit écrit à ſa fille & à monſieur de Granſon beaucoup de choſes avantageuſes du comte de Canaple; monſieur de Granſon s'empreſſa de les lui dire, & en prit ſa femme à témoin. Il eſt vrai, dit-elle en baiſſant les yeux.

A quelques momens de là,

monſieur de Granſon eut un ordre à donner à un de ſes gens, & madame de Granſon ſe vit obligée de dire quelque mot à monſieur de Canaple, pour ne pas même lui donner occaſion de parler de monſieur de Vienne. Elle voulut lui faire parler des dames de Calais. Je n'ai rien vu, Madame, lui dit-il d'un air timide & ſans oſer la regarder, que le pere . . . Il vouloit dire de madame de Granſon; mais il s'arrêta tout d'un coup, & ſe reprenant après quelques momens de ſilence, je n'ai rien vu que monſieur de Vienne.

Toutes ces marques de tendreſſe n'échappoient pas à ma-

dame de Granſon ; malgré elle, le coupable diſparoiſſoit, & ne lui laiſſoit voir qu'un homme aimable & amoureux. A meſure que cette impreſſion devenoit plus forte, elle le fuyoit avec plus de ſoin ; mais la néceſſité d'être dans la chambre de ſon mari, & le droit qu'avoit monſieur de Canaple d'y venir à toute heure, lui en ôtoient la liberté. Il eſt vrai qu'il uſoit de ce privillége avec tant de ménagement, qu'inſenſiblement madame de Granſon s'accoutuma à le voir.

L'inſenſibilité que ſon mari avoit pour elle, fit alors une impreſſion bien différente ſur ſon eſprit ; elle ne pouvoit

s'empêcher, depuis que monſieur de Canaple en étoit témoin, de la ſentir & d'en être bleſſée. Ce ſentiment, dont elle ne tarda pas à démêler la cauſe, lui donnoit de l'indignation contre elle-même; mais malgré toute la ſévérité de ſes réflexions, elle ne put à quelques jours de là être maîtreſſe de ſa ſenſibilité.

Monſieur de Granſon à ſon départ de Bourgogne, lui avoit demandé, au défaut de ſon portrait qu'il n'avoit pas eu le tems de faire faire, un bracelet de grand prix où étoit celui de feu madame de Vienne, à qui ſa fille reſſembloit ſi parfaitement, que ce portrait paroiſſoit

être le ſien. Elle s'en étoit détachée avec beaucoup de peine, & avoit prié monſieur de Granſon de le garder ſoigneuſement. Comme la converſation étoit peu animée entre le mari & la femme, & que la préſence de monſieur de Canaple y mettoit encore plus de contrainte, madame de Granſon ne ſachant que dire, s'aviſa de redemander ce portrait à monſieur de Granſon; il fut ſi embaraſſé de cette demande, & ſi peu maître de ſon embarras, que madame de Granſon comprit qu'il ne l'avoit plus. Elle ne ſe trouva nullement préparée à ſoutenir cette eſpèce de mépris. Quelques larmes coulèrent de ſes yeux;

& pour les cacher, elle ſortit de la chambre ; mais ce ſoin étoit inutile, elles ne pouvoient échapper à l'attention du comte de Canaple ; & quoique ce qu'il voyoit dût encore fortifier ſa jalouſie, un attendriſſement pour le malheur de ce qu'il aimoit, l'indignation qu'il conçut contre monſieur de Granſon, firent taire tout autre ſentiment.

Puis-je croire ce que je vois, lui dit-il auſſi-tôt qu'ils furent ſeuls ? Quoi ! vous êtes ſans amour, & même ſans égard pour votre femme, pour cette femme qui mérite les reſpects & les adorations de toute la terre ? Elle verſe des

larmes, vous la rendez malheureuse; & où donc avez-vous trouvé des charmes assez puissans, pour effacer l'impression que les siens avoient faite sur votre cœur ?

Que voulez-vous, répliqua monsieur de Granson, ce n'est pas ma faute ; après tout, où prenez-vous qu'on doive toujours être amoureux de sa femme ? ce sentiment est si singulier, qu'il faudroit, si je l'avois, le cacher avec soin. Je vous l'avouerai encore, la passion de ma femme, dont je reçois tous les jours de nouvelles marques, m'embarrasse, ne me touche plus.

Monsieur de Canaple occupé

ſi tendrement juſques-là des intérêts de madame de Granſon, ſentit à ce mot de paſſion, réveiller toute ſa jalouſie. Le dépit dont il étoit animé, lui faiſoit ſouhaiter que monſieur de Granſon fût encore plus coupable. Il n'eut plus la force de déſapprouver ſa conduite, & il le quitta, plus fâché contre madame de Granſon, qu'il ne l'avoit été contre lui.

Elle a donc de la paſſion, diſoit-il ! Si mon amour n'a pu la toucher, il auroit du moins dû lui apprendre le prix dont elle eſt, & la ſauver de la foibleſſe & de la honte d'aimer qui ne l'aime pas. Je lui pardonnerois, je l'admirerois

même, si ses démarches n'étoient dictées que par le devoir; mais elle aime, mais elle est jalouse; & tandis que je ne suis occupé que d'elle, elle n'est occupée que de la perte d'un cœur qui ne vaut pas le mien.... Hélas! sa vertu a fait naître sa tendresse; elle est malheureuse aussi-bien que moi, avec cette différence, que je ne le suis que pour avoir donné entrée dans mon cœur à un amour que tant de raisons m'engageoient à combattre. Je ne puis être aimé; il faut me faire une autre espèce de bonheur, il faut parler à son mari, il faut encore le ramener à elle, il faut qu'elle me doive,

s'il eſt poſſible, la douceur dont elle jouira.

Comme madame de Granſon avoit paru ſenſible à la perte du bracelet, monſieur de Canaple mit tout en uſage pour le recouvrer, & y réuſſit. La reſſemblance du portrait étoit une furieuſe tentation de le garder; mais ce plaiſir n'eût pas été comparable à celui de donner à madame de Granſon une preuve ſi ſenſible de ſes ſoins, & une ſatisfaction qu'elle ne devroit qu'à lui; il eſpéroit même qu'elle démêleroit que c'étoit par reſpect qu'il n'avoit oſé garder ce qu'elle n'auroit pas voulu lui donner.

Malgré la liberté dont il

jouissoit chez monsieur de Granson, il y avoit des heures, depuis sa maladie, où l'entrée de sa chambre n'étoit permise qu'à ses domestiques. Monsieur de Canaple, pour avoir le prétexte d'aller dans l'appartement de madame de Granson, choisit une de ces heures. Rassuré par l'action qu'il alloit faire, son air & sa contenance étoient moins timides. Madame de Granson en fut blessée, & jetta sur lui un regard qui lui apprit ce qui se passoit en elle. C'est pour vous remettre, Madame, lui dit-il, le portrait dont il m'a paru que la perte vous affligeoit, que j'ai osé prendre la liberté

d'entrer dans votre apparte-ment. Je n'ai jamais compris, pourſuivit-il en le lui préſentant, comment il étoit poſſible que monſieur de Granſon, ait pû ſe deſſaiſir d'une choſe qui lui devoit être ſi précieuſe, & je le comprends encore moins dans ce moment.

Ces dernières paroles furent prononcées d'un ton bas & attendri. Madame de Granſon étonnée, attendrie elle-même du procédé de monſieur de Canaple, ne ſavoit quel parti prendre. C'étoit lui faire une faveur, de recevoir cette marque de ſes ſoins : & en la lui refuſant, elle lui laiſſoit ſon portrait. Elle ſe détermina au

parti le plus doux. Son cœur lui faiſoit cette eſpèce de trahiſon, ſans qu'elle s'en apperçût. Cependant, toujours également occupée de remplir ſes devoirs avec la plus grande exactitude : J'euſſe ſouhaité, Monſieur, lui dit-elle en prenant le portrait, que vous euſſiez bien voulu le remettre à monſieur de Granſon ; mais je ne lui laiſſerai pas ignorer cette nouvelle marque de votre amitié. Pour finir une converſation qui l'embarraſſoit, elle ſe leva, dans le deſſein de paſſer chez monſieur de Granſon, & monſieur de Canaple n'oſa l'y ſuivre.

Madame de Granſon entra

dans la chambre de son mari pour lui apprendre ce qui venoit de se passer; mais lorsqu'il fut question de parler, elle s'y trouva embarrassée. Il lui vint dans l'esprit que c'étoit tromper monsieur de Granson, & le tromper de la manière la plus indigne, que de l'engager à quelque reconnoissance pour monsieur de Canaple. Cette idée, si capable d'alarmer sa vertu, la détermina au silence.

A mesure que la santé de monsieur de Granson se rétablissoit, ses amis se rassembloient chez lui. Madame de Granson se montroit peu, & se montroit toujours négligée; mais enfin elle se montroit :

il n étoit pas poſſible que ſa beauté ne fît impreſſion. Monſieur de Châtillon, quoiqu'engagé par le caractère qu'il s'étoit donné dans le monde, de n'être point amoureux, ne put s'empêcher d'en être touché plus ſérieuſement qu'il n'eût fallu pour ſon repos. Sa préſomption naturelle ne lui laiſſoit pas prévoir de mauvais ſuccès, il n'avoit beſoin que d'une occaſion de ſe déclarer; elle auroit été difficile à trouver, ſi monſieur de Granſon qui craignoit ſur-tout qu'on ne le ſoupçonnât d'être amoureux & jaloux de ſa femme, ne l'avoit obligée de demeurer auprès de lui dans le tems qu'il y avoit le plus de monde.

Quoique la galanterie, & ſur-tout l'amour, paruſſent aux jeunes gens de la cour une eſpèce de ridicule, la préſence de madame de Granſon donnoit le ton galant à toutes les converſations. Elle n'y prenoit nulle part. Monſieur de Canaple ſe condamnoit devant elle au même ſilence ; & lorſqu'elle n'y étoit pas, la crainte d'être déviné, l'engageoit encore à beaucoup de ménagement. Mais toutes ces conſidérations l'abandonnèrent dans la chaleur d'une diſpute où il étoit queſtion des plaiſirs de la galanterie & de ceux de l'amour. Il ne put endurer qu'ils fuſſent comparés ; & ſans ſe ſouvenir qu'il

qu'il jouoit dans le monde le rôle d'indifférent, il se mit à faire la peinture la plus vive & la plus animée de deux personnes qui s'aiment, & finit par assurer avec force, qu'il ne seroit pas touché des faveurs de la plus belle femme du monde, dont il ne posséderoit pas le cœur.

Où sommes-nous, s'écria monsieur de Granson ? Depuis quand le comte de Canaple connoît-il toutes ces délicatesses ? Le croiriez-vous, Madame, dit-il à madame de Granson qui entroit dans ce moment, ce Canaple si éloigné de l'amour, est devenu son plus zélé partisan ! Il ne veut point

de galanterie, il veut de belle & bonne paſſion ; & de la façon dont il en parle, en vérité, je le crois amoureux.

La vue de madame de Granſon impoſa tout d'un coup ſilence au comte de Canaple ; & loin de répondre, il ſe reprochoit comme une indiſcrétion ce qu'il venoit de dire. Son embarras auroit été ſans doute remarqué, ſi monſieur de Châlons, qui étoit auſſi chez monſieur de Granſon, n'eût pris la parole. Je penſe, dit-il, comme monſieur de Canaple ; le plaiſir d'aimer eſt le plus grand bonheur, & peut-être ſentiroit-on moins le malheur d'être trahi, ſans la néceſſité où l'on ſe trouve alors de

renoncer à un état si doux. Mais, répliqua en riant monsieur de Montmorency, pourquoi vous faire cette violence? Vous pouvez aimer tout à votre aise une maîtresse qui vous aura trompé, personne n'y mettra obstacle, & j'ose vous assurer que votre félicité ne sera ni troublée ni enviée.

Vous en rirez tant qu'il vous plaira, dit monsieur de Châlons; mais je pardonnerois volontiers, pourvû que je trouvasse dans la sincérité du repentir, & dans un aveu sans déguisement, de quoi me persuader que j'étois aimé, même dans le tems que j'étois trahi. Je sens qu'il y a une espèce de douceur de par-

donner à ce qu'on aime ; c'eſt un nouveau droit qu'on acquiert d'être aimé, & on en aime ſoi-même davantage.

Avec de pareilles maximes, vous n'avez garde d'être jaloux, dit monſieur de Granſon. Du moins le ſuis-je très-différemment de la plupart des hommes, répliqua-t-il, qui ne connoiſſent ce ſentiment que par un amour propre effréné. Le mien n'a rien à démêler avec les infidélités qu'on peut me faire, elles n'affligent que mon cœur.

J'avoue, interrompit monſieur de Châtillon, qui n'avoit point parlé juſques-là, que j'entends mal toutes ces diſtinctions de l'amour & de l'amour

propre ; je ſais ſeulement que les femmes préféreront toujours un amant dont la jalouſie ſera pleine d'emportemens, à tous vos égards & à toutes vos délicateſſes.

Pourriez - vous pardonner, Madame, dit - il à madame de Granſon en s'approchant de ſon oreille, à un homme qui craindroit de perdre votre cœur & qui conſerveroit encore quelque raiſon ? Perſonne, répondit - elle tout haut d'un ton fier & dédaigneux, ne ſera à portée de faire une pareille perte : & ſans le regarder, ſans lui donner le tems de répondre, elle ſe leva pour ſortir.

Quoique monſieur de Canaple n'oſât jetter les yeux ſur elle ; ſon attention & ſon application ſuppléoient à ſes yeux. Il s'étoit apperçu de la paſſion de monſieur de Châtillon, preſque auſſi-tôt que lui-même. Un homme de ce caractère n'étoit pas un rival dangereux auprès de madame de Granſon. Mais un rival, quelque peu redoutable qu'il puiſſe être, importune toujours. La réponſe de madame de Granſon, & le ton dont elle fut faite, le dédommagèrent de la peine qu'il avoit eue de voir monſieur de Châtillon oſer lui parler à l'oreille. Un amant, &, ſurtout, un amant malheureux

prend comme une faveur les rigueurs que l'on exerce contre ſes rivaux.

Monſieur de Châtillon n'étoit pas homme à ſe rebuter par celle qu'il venoit d'eſſuyer. Il ſuivit madame de Granſon, dans l'eſpérance de lui donner la main. Monſieur de Canaple qui n'avoit plus rien qui l'arrêtât dans la chambre, ſortit auſſi. Ils ſe trouvèrent tous deux auprès du chariot de madame de Granſon, lorſqu'elle voulut y monter. Monſieur de Canaple n'oſoit cependant lui préſenter la main; mais monſieur de Châtillon ne garda pas tant de ménagement, & madame de Granſon irritée de

ſa hardieſſe, occupée de la réprimer, prit celle de monſieur de Canaple, & ne s'apperçut combien la préférence qu'elle lui donnoit étoit flatteuſe, que parce qu'elle ſentit que cette main étoit trémblante. Auſſi ſe hâta-t-elle de la quitter & de monter dans ſon chariot.

Cet inſtant étoit le premier où monſieur de Canaple avoit reſſenti quelque douceur. Il eût bien voulu ſe trouver ſeul, & en jouir à loiſir; mais monſieur de Châlons qui le joignit dans le moment, ne lui en donna pas la liberté. Que vous êtes heureux, lui dit-il! (car malgré les ſoupçons que vous avez fait naître

naître aujourd'hui) je suis persuadé que vous n'aimez rien. Pour moi je suis la victime d'une passion qui ne me promet que des peines, & que je n'ai pas même la force de combattre.

Monsieur de Canaple ne pouvoit avouer qu'il étoit amoureux, & ne pouvoit aussi se résoudre à le désavouer; c'eût été blesser son amour ou sa discrétion. Ne parlons point de moi, répondit-il, je suis ce que je puis, & je ne conseillerois à personne d'envier ma fortune.

Monsieur de Châlons, plein de ses sentimens, ne s'occupa pas à pénétrer ceux de son ami.

Je ſuis plus agité aujourd'hui que je ne l'ai encore été, lui dit-il; la peinture que je viens de faire de mes ſentimens, les a réveillés & gravés plus profondément dans mon cœur. Par grace, écrivez à mademoiſelle de Mailly, c'eſt une liberté qui ne m'eſt pas permiſe; mais ce ſera preſque recevoir une de mes lettres, que d'en recevoir une des vôtres. Je l'occuperai du moins quelque moment; & quelle douceur n'eſt-ce pas pour moi!

Le comte de Canaple étoit dans les diſpoſitions néceſſaires pour bien exprimer les ſentimens de ſon ami. Mais cet ami étoit trop amoureux pour être

aisé à contenter. La lettre fut faite & refaite plus d'une fois, & remise enfin à un homme de monsieur de Canaple avec ordre de la porter à Calais, & d'en rapporter la réponse.

Cependant le départ du roi étoit fixé, & tous ceux qui n'étoient point attachés particulièrement à sa personne, voulurent le devancer, & se disposèrent à partir. Monsieur de Canaple fut de ce nombre; la peine de s'éloigner de ce qu'on aime, n'est pas pour un amant malheureux, ce qu'elle est pour un amant aimé.

Lorsque la santé de monsieur de Granson lui permit de sortir de la chambre, il voulut que

madame de Granſon fût pré-
ſentée au roi & aux reines. Sa
beauté fut admirée de tout le
monde. Les louanges qu'on lui
prodigua, augmentèrent les
empreſſemens de monſieur de
Châtillon. Il la ſuivoit par-tout,
& malgré la mode & le ton
qu'il avoit pris dans le monde,
il lui rendoit des ſoins aſſez
à découvert. Madame de Gran-
ſon importunée de ſes ſoins,
de mauvaiſe humeur contre
elle & contre l'amour, ſe
vengeoit par les rigueurs qu'elle
exerçoit ſur lui, de ce qu'elle
ſentoit pour ſon rival; ce rival
en étoit ſouvent témoin, &
quoiqu'il fût traité lui-même
avec encore plus de ſévérité,

elle n'étoit pas du moins accompagnée du dédain & du mépris dont on accabloit monſieur de Châtillon. Madame de Granſon ne put éviter les adieux de l'un & de l'autre. Monſieur de Châtillon oſa encore parler le même langage : monſieur de Canaple au contraire ne prononça pas un ſeul mot.

Cette différence de conduite n'étoit que trop remarquée par madame de Granſon. Les reproches qu'elle ne ceſſoit de ſe faire, tournoient au profit de ſes devoirs, elle croyoit toujours ne pas les remplir aſſez bien. Loin d'être rebutée par le peu d'égard que monſieur de Granſon lui marquoit, elle

redoubloit de ſoin & d'attention.

Comme il ſuivoit le roi ; il ne partit pas ſi-tôt que monſieur de Canaple. Madame de Granſon s'apperçut que ſa préſence le contraignoit. Sans lui faire de reproche, ſans marquer le moindre mécontentement, elle ſe diſpoſa à aller à Calais, pour être plus à portée des nouvelles de l'armée, & pour être avec un père qu'elle aimoit, & dont elle étoit tendrement aimée. C'étoit dans la diſpoſition où ſon cœur étoit alors, une conſolation & un beſoin de pouvoir ſe livrer aux ſentimens d'une amitié permiſe.

Monsieur de Vienne reçut sa fille avec joie, elle fut visitée de tout ce qu'il y avoit dans la ville de gens considérables. Mademoiselle de Mailly ne fut pas des dernières à s'acquitter de cette espèce de devoir; elles avoient l'une & l'autre les qualités qui préviennent si favorablement, & qui font naître l'inclination; aussi dès le premier moment de la connoissance se trouverent-elles dans la même liberté, que si elles s'étoient connues depuis long-tems. Madame de Granson charmée des agrémens & de l'esprit de mademoiselle de Mailly, en parloit souvent à monsieur de Vienne.

Je voudrois, lui disoit-elle, passer mes jours avec une si aimable fille, mais je meurs de peur qu'elle nous soit bientôt enlevée par quelque grand mariage. Ce mariage pourroit au contraire la reprocher de vous, répondit monsieur de Vienne. Canaple dans le séjour qu'il a fait ici, a paru fort attaché à elle. Il y est revenu sans autre besoin que celui de la voir. Et l'on m'amena il y a quelques jours un homme, chargé d'une lettre pour elle, qui n'avoit point d'abord voulu dire son nom, mais qui fut obligé de m'avouer qu'il appartenoit au comte de Canaple. De l'humeur dont il est, une

ſi grande aſſiduité prouve beaucoup. Madame de Granſon ſentit à ce diſcours un trouble & une émotion qu'elle n'avoit jamais connus. Elle n'avoit plus la force de continuer la converſation, lorſque mademoiſelle de Mailly entra.

Monſieur de Vienne qui avoit plus de franchiſe que de politeſſe, ne craignit pas de l'embarraſſer en lui répétant ce qu'il venoit de dire à ſa fille. Mademoiſelle de Mailly ne put entendre ſans rougir un nom qui étoit lié dans ſon imagination à celui de ſon amant. Mais on ne ſe retient guère ſur les choſes qui intéreſſent le cœur ſur-tout, lorſqu'on peut s'y

livrer sans se faire des reproches. Mademoiselle de Mailly après avoir dit légèrement que monsieur de Canaple n'étoit point amoureux d'elle, se fit un plaisir de le louer des qualités qui lui étoient communes avec monsieur de Châlons, & le loua avec vivacité.

Madame de Granson l'avoit vu jusques-là des mêmes yeux & plus favorablement encore. Mais parce qu'il paroissoit tel à mademoiselle de Mailly, il cessa de lui paroître le même. Maîtrisée par un sentiment qu'elle ne connoissoit pas, elle ne put s'empêcher de contredire. Monsieur de Vienne qui trouvoit sa fille injuste,

prit parti contr'elle. Mademoiſelle de Mailly fortifiée par l'autorité de monſieur de Vienne, ſoutint d'abord ſon opinion avec une chaleur peu propre à ramener madame de Granſon; mais comme elle avoit l'eſprit dans une ſituation plus tranquille, elle ſe hâta de finir la diſpute.

Madame de Granſon reſtée ſeule, ſe trouva ſaiſie d'une douleur inquiète & piquante, qu'elle n'avoit point encore éprouvée. Les réflexions qu'elle faiſoit ſur ce qui venoit de ſe paſſer, lui donnoient des ſoupçons, & même des certitudes, dont elle ſe ſentoit accablée. Je n'en ſaurois douter, diſoit-

elle, il eſt amoureux, il eſt aimé. L'amour, & l'amour content peut ſeul inſpirer ce que je viens de voir.

Quoi ! tandis que j'avois beſoin de ma vertu pour me ſouvenir de l'outrage qu'il m'a fait ! tandis que je ne le croyois occupé qu'à le réparer ! tandis que les apparences de ſon reſpect faiſoient ſur mon cœur une impreſſion ſi honteuſe, il aimoit ailleurs ! comment ai-je pu m'y tromper ? Comment ai-je pu donner une interprétation ſi forcée à ſes démarches ? Comment ai-je pu croire qu'un homme amoureux fût toujours ſi maître de lui ? Non, non, il m'auroit parlé au riſque de me déplaire.

Elle se rappelloit ensuite que, dans cette conversation où le comte de Canaple soutenoit le parti de l'amour, il s'étoit tû dès qu'elle avoit paru. Sa délicatesse auroit été blessée, disoit-elle, de parler d'amour devant toute autre femme que devant sa maîtresse. Que sais-je s'il ne croyoit pas avoir des ménagemens à garder à mon égard? Qui me dit qu'il n'a pas soupçonné ma foiblesse? Cette pensée arracha des larmes à madame de Granson, & comme elle n'appercevoit plus rien dans la conduite du comte de Canaple, qui pût l'excuser, tout son ressentiment se réveilla; il auroit eu peine à se

conserver au milieu des louanges qu'on donnoit tous les jours à la valeur du comte de Canaple, & dans un tems où sa vie étoit exposée à tant de dangers. Mais mademoiselle de Mailly qui voyoit dans les périls de monsieur de Canaple, ceux de monsieur de Châlons, y paroissoit si sensible, que madame de Granson cessoit de l'être.

L'éloignement, le dégoût avoient succédé dans son cœur à l'inclination qu'elle s'étoit d'abord sentie pour elle. Le hasard fit encore qu'elles se trouvèrent dans l'appartement de monsieur de Vienne, quand on apprit que l'armée marchoit aux ennemis, & que la troupe

de monſieur de Canaple, & celle de monſieur de Châlons devoient commencer l'attaque. Mademoiſelle de Mailly ſaiſie à cette nouvelle, ne put cacher ſon trouble. Madame de Granſon n'étoit pas dans un état plus tranquille. Monſieur de Vienne attribuoit le chagrin où il la voyoit plongée, à la crainte où elle étoit pour monſieur de Granſon, & achevoit de l'accabler par les ſoins qu'il prenoit de la raſſurer, & par les louanges qu'il ne ceſſoit de donner à ſa ſenſibilité. Que penſeroit mon père, diſoit-elle; que penſeroit tout ce qui m'environne, ſi le fond de mon cœur étoit connu, s'il

ſavoit que ces larmes dont il me loue, ne prouvent que ma foibleſſe ? il faut du moins que la connoiſſance que j'en ai, rappelle ma vertu, & que je me délivre de la peine cruelle d'être pour moi-même un objet de mépris ?

La perte de la bataille de Creci qu'on apprit alors, & les bleſſures dangereuſes que monſieur de Granſon y avoit reçues, donnèrent à la vertu de madame de Granſon un nouvel exercice. Elle ne balança pas un moment ſur le parti qu'elle avoit à prendre ; & ſans être arrêtée par les prières de monſieur de Vienne, & par les dangers où elle s'expoſoit en traverſant un

un pays plein de gens de guerre, elle partit ſur le champ. Son père n'ayant pu la retenir, lui donna une eſcorte nombreuſe. Ils furent attaqués à diverſes repriſes par des partis ennemis, qu'ils repouſsèrent avec ſuccès. L'idée de monſieur de Canaple ſe préſentoit ſouvent pendant la route à madame de Granſon. L'incertitude où elle étoit de ſon ſort, dont elle avoit eu le courage de ne points s'informer, diminuoit ſa colère, & la diſpoſoit à avoir plus de pitié, que de reſſentiment.

Le troiſième jour de ſa marche, ſa petite troupe qui s'étoit affoiblie par les combats précédens, fut attaquée par des

gens - d'armes anglois, très-supérieurs en nombre. Madame de Granfon alloit tomber dans les mains des vainqueurs, fi un chevalier qui alloit à Calais, ne fût venu à fon fecours; il vit de loin le combat, & quoiqu'il fût accompagné de très-peu de monde, il ne balança pas à attaquer les anglois. Les françois qui avoient été mis en déroute, reprirent courage, fe rallièrent à lui, & l'aidèrent à vaincre ceux qui s'étoient déjà faifis du char de madame de Granfon.

Le trouble où elle étoit ne lui avoit pas permis de diftinguer ce qui fe paffoit; & prenant fon libérateur pour fon

ennemi, lorſqu'il vint à ſon chariot : Si vous êtes généreux, lui dit-elle d'une voix que la crainte changeoit preſque entièrement, mais qui ne pouvoit jamais être méconnoiſſable pour celui à qui elle parloit ; vous me mettrez promptement à rançon. Quoi ! s'écria-t-il, ſans lui donner le tems d'en dire davantage, c'eſt madame de Granſon ! Et c'eſt elle qui me prend pour un ennemi ! Non, Madame, vous n'en avez point ici, lui dit-il, tout ce qui vous environne eſt prêt à ſacrifier ſa vie pour vous défendre, & pour vous obéir.

La fierté de madame de Granſon, & une certaine hau-

teur de courage qui lui étoit naturelle, lui avoient donné des forces dans le commencement de cette aventure; mais la voix de monſieur de Canaple la mit dans un état bien plus difficile à ſoutenir que celui dont elle venoit de ſortir; mille penſées différentes ſe préſentoient en foule à ſon eſprit. Cet homme qui l'avoit outragée, qu'il falloit haïr pour ſe ſauver de la honte de l'aimer, venoit d'expoſer ſa vie pour elle; & ce même homme alloit à Calais, ſans doute pour voir mademoiſelle de Mailly.

La reconnoiſſance du ſervice ne pouvoit ſubſiſter avec cette réflexion, & ne laiſſoit dans

l'ame de madame de Granſon que le chagrin de l'avoir reçu. Monſieur de Canaple attendoit les ordres qu'elle voudroit lui donner, & les auroit attendus long-tems, ſi l'écuyer de monſieur de Vienne, qui conduiſoit l'eſcorte, n'étoit venu la preſſer de ſe déterminer. Elle vouloit ſuivre ſon deſſein, mais elle ne vouloit pas que monſieur de Canaple l'accompagnât. Le ſecret dépit dont elle étoit animée, ne lui permettoit pas de recevoir de lui un ſervice qu'elle ne pouvoit plus mettre ſur le compte du haſard.

Votre généroſité en a aſſez fait, lui dit-elle, Monſieur, preſſez-vous d'aller à Calais,

où je juge que des raiſons importantes vous appellent. Il eſt vrai, Madame, dit le comte de Canaple, que j'ai ordre de me rendre à Calais ; mais quelque précis qu'il ſoit, je ne puis l'exécuter que lorſque vous ſerez en lieu où vous n'aurez plus rien à craindre.

Madame de Granſon ne pouvant faire mieux, ſe laiſſa conduire. L'état fâcheux où elle trouva monſieur de Granſon en arrivant à Amiens, la diſpenſa de faire des remercîmens à monſieur de Canaple qui repartit ſur le champ pour Calais.

Monſieur de Granſon avoit aimé paſſionnément ſa femme ; ce qu'elle faiſoit pour lui dans

un tems ſi voiſin de celui où il lui avoit manqué, la penſée que la mort les alloit ſéparer, réveillèrent ſa tendreſſe, & lui tendant la main auſſi-tôt qu'il la vit : Je n'étois pas digne de vous, lui dit-il, le ciel me punit de n'avoir pas connu le bien que je poſſédois. Je me reproche tous les torts que j'ai eus; pardonnez-les-moi, & ne vous en ſouvenez qu'autant que ce ſouvenir ſera néceſſaire à votre conſolation.

Madame de Granſon arroſoit de ſes larmes la main que ſon mari lui avoit préſentée; le repentir qu'il lui marquoit, la pénétroit de honte & de douleur; elle ſe trouvoit la

ſeule coupable ; elle ſe reprochoit de n'avoir pas aimé monſieur de Granſon ; & l'erreur où il étoit là-deſſus, lui paroiſſoit une eſpèce de trahiſon. Je n'ai rien à vous pardonner, lui dit-elle en continuant de répandre un torrent de larmes, je donnerois ma vie pour conſerver la vôtre. Monſieur de Granſon voulut répondre, mais ſes forces l'abandonnèrent ; il fut long-tems dans une eſpèce de foibleſſe dont il revint ſans reprendre connoiſſance, & il mourut deux jours après l'arrivée de madame de Granſon.

Ce ſpectacle toujours ſi touchant, l'étoit encore plus pour

pour elle, par les circonſtances qui l'avoient accompagné. Comme on n'étoit point inſtruit du péril qui menaçoit Calais, elle y retourna, perſuadée que rien dans le monde ne pouvoit l'intéreſſer que monſieur de Vienne.

Monſieur de Canaple, en y arrivant, n'avoit donné à monſieur de Vienne aucune eſpérance ſur la vie de monſieur de Granſon. La calamité publique, dit ce grand capitaine, ne me laiſſe pas ſentir mes malheurs particuliers. Mais comment eſt-il poſſible qu'une armée compoſée de toute la nobleſſe de France, c'eſt-à-dire, de ce qu'il y a de plus brave

dans l'univers, ait été battue !

Il falloit pour vaincre, répondit monſieur de Canaple, plus de prudence & moins de valeur. Cette nobleſſe dont vous parlez, en a trop cru ſon courage, & a mépriſé les précautions. Le roi après être parti d'Abbeville, où il étoit campé, détacha quelques troupes ſous la conduite de meſſieurs des Noyers, de Beaujeu, d'Aubigny & de Dromeſnil, pour aller reconnoître les Anglois. A leur retour, Dromeſnil enhardi par une réputation ſans tache, & par une intrépidité de courage dont il ſe rendoit témoignage, eut ſeul la force de dire au roi, qu'il ne fal-

soit point attaquer les ennemis.

Quoique l'armée fût déjà en marche, le roi convaincu par les raisons de ce vaillant homme, envoya ordre aux Génois qui faisoient l'avant-garde, de s'arrêter. Soit qu'ils aient été gagnés, comme on le soupçonne, soit qu'ils aient craint de perdre leur rang, ils ont refusé d'obéir. La seconde colonne qui a vu la première en marche, a continué de marcher. La bataille s'est trouvée engagée, & les généraux ont été obligés de suivre l'impétuosité des troupes.

Elles n'ont jamais montré plus d'ardeur; mais nous avons combattu sans ordre, dans un

terrain qui nous étoit désavantageux, & contre une armée plus nombreuse, où la discipline est observée. Malgré ces avantages, la troupe que je commandois a enveloppé le prince de Galles. Ce jeune prince à qui Edouard * a refusé le secours qu'il lui avoit envoyé demander, ne trouvant plus de ressource que dans son courage, a fait des prodiges de valeur. Ses gens, animés par son exemple, ont redoublé leurs efforts, & il nous a échappé. Je me suis vu moi-même abandonné des

* Le roi d'Angleterre, quand on lui demanda un renfort pour le prince de Galles, répondit : *Il faut que l'enfant gagne ses éperons.*

miens ; & si la nuit n'avoit favorisé ma retraite, je serois mort, ou prisonnier. J'ai eu encore le bonheur de dégager le pauvre Granson d'une troupe de soldats dont il étoit environné. Je l'ai conduit à Amiens. Le roi qui s'y est retiré, m'a donné l'ordre de venir ici pour voir l'état de la place, & pour consulter avec vous sur les moyens de la conserver.

Un homme envoyé par mademoiselle de Mailly à monsieur de Canaple, pour le prier qu'elle pût le voir un moment, ne donna pas le tems à monsieur de Vienne de lui répondre. Il suivit l'homme qui lui avoit été envoyé, & promit à mon-

ſieur de Vienne qu'il ſeroit bientôt de retour.

Mademoiſelle de Mailly, auſſi-tôt qu'elle l'avoit entendu, s'étoit levée avec promptitude pour aller au-devant de lui; mais ſon trouble & ſon agitation étoient ſi grands, qu'il ne lui fut pas poſſible de faire un pas; & ſe laiſſant aller ſur ſa chaiſe: Ah! Monſieur, s'écria-t-elle, auſſi-tôt qu'elle vit le comte de Canaple, ne me dites rien, je mourrai de mon incertitude; mais je n'ai pas la force d'en ſortir. Je vous aſſure, lui dit-il, que je n'ai rien de ſi terrible à vous apprendre. Seroit-il poſſible, s'écria-t-elle encore avec

une eſpèce de tranſport, que je fuſſe ſi heureuſe ! quoi ! il ſeroit ſauvé ? Et où eſt-il ? N'eſt-il point bleſſé ? Je ne puis vous répondre poſitivement, répliqua monſieur de Canaple, je ſais qu'il ne s'eſt point trouvé dans le nombre des morts, & qu'il eſt tout au plus priſonnier. Ah ! dit-elle, il ne ſe ſera rendu qu'à l'extrémité ; s'il eſt priſonnier, je le vois couvert de bleſſures. Hélas ! c'eſt moi, qui ai ajouté le déſeſpoir à ſa bravoure naturelle. Il s'eſt peu ſoucié de ménager une vie que j'ai rendue ſi malheureuſe.

L'abondance des larmes qu'elle répandoit, les ſanglots re-

doublés qui lui coupoient la parole, arrêtèrent ses plaintes, & donnèrent au comte de Canaple le tems de la rassurer un peu. Il lui promit, en la quittant, d'envoyer au camp des Anglois, pour s'informer si monsieur de Châlons étoit prisonnier, & pour demander qu'il fût mis à rançon.

Un écuyer annonça le lendemain à monsieur de Vienne l'arrivée de madame de Granson, & lui apprit la mort de son maître. Monsieur de Vienne qui y étoit préparé, & qui d'ailleurs mettoit au rang des premiers devoirs celui de citoyen, ne laissa pas d'achever de régler avec monsieur de

Canaple ce qui étoit néceſſaire pour la défenſe de Calais. Comme le tems preſſoit, monſieur de Canaple partit ſans avoir tenté de faire une viſite à madame de Granſon, qu'il ne lui étoit pas permis de voir dans la circonſtance préſente. La perte de ſon mari l'avoit plus touchée, qu'elle n'auroit dû l'être naturellement. Mais les reproches qu'elle ſe faiſoit de ne l'avoir jamais aimé, & d'avoir été ſenſible pour un autre, effaçoient les mauvais procédés qu'il avoit eus pour elle. Elle ſentoit d'ailleurs, que pour réſiſter à ſa foibleſſe, les chaînes du devoir lui étoient utiles. Cette liberté dont elle

ne pouvoit faire usage, devenoit un poids difficile à porter.

Monsieur de Vienne lui conta que monsieur de Canaple, dans le peu de séjour qu'il avoit fait à Calais, avoit vu mademoiselle de Mailly. Les périls du siége le font frémir, lui dit-il; il m'a conseillé de faire sortir de la ville toutes les femmes de considération; & pour être en droit de me presser sur mademoiselle de Mailly, il m'a beaucoup pressé sur votre compte. Vous me donneriez effectivement beaucoup de tranquillité, poursuivit monsieur de Vienne, si vous vouliez vous retirer dans mes terres de Bourgogne.

Madame de Granson étoit

dans cet état de tristesse & d'accablement, où à force de malheur, on n'en craint plus aucun. Ne me privez pas de la seule consolation qui me reste, dit-elle à monsieur de Vienne, je saurai périr avec vous, s'il le faut; toute femme que je suis, vous n'avez rien à craindre de ma timidité. Mais contentez monsieur de Canaple, & engagez mademoiselle de Mailly à sortir de Calais. Monsieur de Vienne lui promit d'y travailler.

Le départ de mademoiselle de Mailly eût été une consolation pour madame de Granson; elle n'eût pas même voulu avoir un malheur commun avec

elle; mais la fortune lui refusa cette foible consolation. Madame de Mailly, dont les passions étoient violentes, avoit conçu tant de chagrin de ne pouvoir satisfaire sa haine, & sa vengeance, qu'elle en étoit tombée malade. Mademoiselle de Mailly ne pouvoit se séparer de sa belle-mère, encore moins abandonner un père dans un tems si malheureux. Monsieur de Vienne qui avoit pour monsieur de Mailly les égards dûs à sa naissance, le laissa le maître de son fort, dès qu'il fut instruit de ses raisons, & n'obligea personne de sa maison de subir l'ordonnance qu'il fit publier; que tous ceux

qui étoient inutiles à la défenſe de la place, euſſent à en ſortir.

Edouard ne tarda pas à venir reconnoître Calais; & perſuadé qu'il ne pouvoit l'emporter par la force, il réſolut de l'affamer. Dans ce deſſein, on établit entre la rivière de Haule & la mer, un camp qui prit la forme d'une nouvelle ville. Philippe, à qui la perte de la bataille de Creci n'avoit rien fait perdre de ſon courage, ſe préparoit à tout mettre en uſage pour ſauver une place ſi importante. Monſieur de Canaple l'avoit aſſuré, à ſon retour, que monſieur de Vienne ſe défendroit juſqu'à la dernière extrémité, & donneroit le tems d'aſſembler

une nouvelle armée. Philippe, pour être plus à portée de faire des recrues, quitta la Picardie, & laissa pour la défendre, mille hommes d'armes, sous la conduite de monsieur de Canaple.

Les soins qu'il s'étoit donnés pour être instruit du sort de monsieur de Châlons, avoient été inutiles ; mais pour ne pas désespérer mademoiselle de Mailly, il lui avoit laissé des espérances qu'il n'avoit pas lui-même.

Il étoit vrai cependant que monsieur de Châlons étoit prisonnier, il avoit été trouvé après la bataille sous un monceau de morts, ayant à peine quelque reste de vie. Milord

d'Arondel, qui étoit alors sur le champ de bataille occupé à faire donner du secours à ceux qui pouvoient encore en recevoir, jugeant par les armes de monsieur de Châlons que c'étoit un homme de considération, ordonna qu'il fût mis dans une tente particulière. Quelques papiers qui furent trouvés dans ses habits, & portés à milord d'Arondel, lui apprirent le nom du prisonnier, & redoublèrent son attention pour lui. Il imagina qu'il pourroit en tirer quelque service qui importoit à son repos. Mais comme Edouard ne vouloit point permettre le renvoi des prisonniers tant que la guerre

dureroit, milord d'Arondel prit des précautions pour être maître du sien. Il chargea un homme sage & attaché à lui, de le garder & de le faire servir avec toute sorte de soin.

Il ne fut de long-tems en état de reconnoître, ni même de sentir les bons traitemens qu'il recevoit; ses blessures étoient si grandes, qu'on désespéra plus d'une fois de sa vie. Lorsqu'il fut mieux, il voulut savoir à qui le sort des armes l'avoit donné; mais ceux qui étoient auprès de lui, ne purent l'en instruire. Milord d'Arondel, dans la crainte de le découvrir, s'étoit contenté d'apprendre de ses nouvelles, & avoit

avoit remis à le voir quand il ſeroit en état de recevoir ſa viſite. Il l'avoit fait tranſporter dans une maiſon de payſan qu'on avoit rendue la plus commode qu'il avoit été poſſible, & où il étoit plus aiſé de le cacher que dans le camp.

Milord d'Arondel s'y rendit ſans ſuite, auſſi-tôt que ſon priſonnier fut en état de le recevoir. Je vois avec plaiſir, lui dit-il en s'aſſeyant auprès de ſon lit, que les ſoins que nous avons pris pour conſerver la vie d'un ſi brave homme, n'ont pas été inutiles. Ce que vous avez fait pour me ſauver la vie, répliqua monſieur de Châlons, ne ſatisferoit pas

pleinement votre générosité, si vous ne tâchiez encore de diminuer la honte de ma défaite, par les éloges que vous donnez à une bravoure qui m'a si mal servi. Je ne sais cependant si je puis me plaindre d'un malheur qui m'a mis à portée de connoître un ennemi si généreux.

Ne me donnez point ce nom ; repliqua milord d'Arondel ; nos rois se font la guerre, l'honneur nous attache à leur suite ; mais lorsque nous n'avons plus les armes à la main, l'humanité reprend ses droits, & la valeur que nous avons employée les uns contre les autres dans la chaleur du combat, devient un

nouveau motif d'eſtime, lorſqu'il eſt fini. Celle que j'ai pour vous, n'a pas attendu pour naître, que je vous viſſe les armes à la main; votre mérite m'eſt connu depuis longtems, j'ai ſouhaité cent fois d'avoir un ami tel que vous, & la fortune ne pouvoit me ſervir mieux, que de me donner quelque droit à une amitié, dont je connois d'avance tout le prix.

Si je ſuis digne d'être votre ami, répondit monſieur de Châlons, ſi vous avez quelque eſtime pour moi, vous ne douterez pas que la vie que vous m'avez conſervée avec tant de généroſité, ne

ſoit à vous : oui, je ſuis prêt de la ſacrifier à votre ſervice, & ce ſera moins pour m'acquitter envers vous, que pour ſatisfaire à l'inclination & à l'admiration que m'inſpire la nobleſſe de votre procédé. Ne me laiſſez pas ignorer plus long-tems le nom de mon bienfaiteur. Apprenez-moi, de grace, comment je vous ſuis connu, & par quel bonheur vous avez pris de moi une idée ſi avantageuſe ?

Mon nom eſt d'Arondel, reprit-il ; à l'égard de ce que vous deſirez apprendre de plus, je ne puis vous ſatisfaire qu'en vous faiſant l'hiſtoire d'une partie de ma vie. Vous verrez

par le ſecours que je vous demanderai, & par l'importance des choſes que j'ai à vous dire, que ma confiance n'a pas beſoin d'être appuyée ſur une connoiſſance plus particulière. Mais ce récit, pourſuivit-il en ſe levant pour ſortir, demande plus de tems que je n'en ai préſentement; je craindrois d'ailleurs de vous fatiguer par une trop longue attention.

Monſieur d'Arondel avoit raiſon de penſer que ſon priſonnier n'étoit pas en état de l'entendre; il n'avoit pas plutôt entendu prononcer ſon nom, qu'il avoit été ſaiſi d'un tremblement univerſel & ſi grand,

que les gens chargés de le servir s'en étant apperçus, vinrent à lui pour le secourir; mais leurs soins qu'il ne devoit qu'à une main odieuse, furent rejettés avec une espèce d'emportement; il ordonna d'un ton si ferme qu'on le laissât en repos, qu'il fallut lui obéir.

Dans quel abîme de maux se trouvoit-il plongé! cet homme qui avoit détruit toute sa félicité, cet homme pour qui il avoit une haine si légitime étoit le même qui lui avoit sauvé la vie, & qui achevoit de l'accabler par la générosité & la franchise de ses procédés. Il me demande mon secours, disoit-il, apparem-

ment pour achever de m'arracher le cœur ; car quel autre besoin pourroit-il avoir de moi que celui de le servir dans son amour ?

Quoi ! j'ai été si parfaitement oublié qu'il n'a jamais entendu prononcer mon nom, il n'a point eu à me combattre dans ce cœur qu'il m'a enlevé, & il jouit de la douceur de croire qu'il a été le seul aimé ! Ah ! je la lui ferai perdre cette douceur, il saura que j'ai été son rival, & il le saura aux dépens de sa vie !

Ces projets de vengeance si peu conformes à la probité de monsieur de Châlons, ne pouvoient être de longue durée.

Il falloit s'acquitter des obligations qu'il avoit à milord d'Arondel, avant que d'agir en ennemi. La guerre pouvoit peut-être lui en fournir les moyens, mais il n'étoit pas libre, & il ne vouloit point devoir sa liberté à son ennemi; il pouvoit lui offrir la plus forte rançon; seroit-elle acceptée? & au cas qu'elle ne le fût pas, quel parti devoit-il prendre? L'honneur lui permettoit-il encore d'écouter les secrets qu'on vouloit lui confier? Il est vrai qu'il auroit par-là des éclaircissemens qui importoient à son repos.

Je saurai, disoit-il, ce que j'aurois tant d'intérêt de savoir.

Je

Je ſaurai pourquoi l'on m'a trahi. Hélas ! reprenoit-il, qu'ai-je beſoin d'en chercher d'autres cauſes, que l'inconſtance naturelle des femmes ! mylord d'Arondel n'a que trop de quoi la juſtifier. Il étoit préſent, j'étois abſent, il a été aimé, & j'ai été oublié.

Tout le cœur de monſieur de Châlons ſe révoltoit contre cette idée, & lui reprochoit qu'il faiſoit une injure mortelle à mademoiſelle de Mailly. Puis-je la reconnoître à cette foibleſſe, diſoit-il ? eſt-ce elle, que je dois ſoupçonner de s'être laiſſée ſéduire par les avantages de la figure ? Ne ſais-je pas que c'eſt à quelque vertu qu'elle

a cru reconnoître en moi, que j'ai dû le bonheur de lui plaire?

L'agitation, le trouble, & les sentimens différens dont monsieur de Châlons étoit rempli, ne lui permirent de longtems de se déterminer sur ce qu'il devoit faire. La nuit entière & une partie de la journée suivante, furent employées à déplorer le malheur de sa condition. Il se résolut enfin, à savoir ce que monsieur d'Arondel avoit à lui dire; à régler sur cela ses démarches; bien résolu, quoiqu'il pût apprendre de cacher avec soin qu'il avoit été aimé. La tendresse qu'elle a eu pour moi, disoit-il, est un secret qu'elle m'a confié,

& qu'aucune raiſon ne m'autoriſera jamais à violer : & il ne ſe rappeloit qu'avec honte qu'il avoit penſé différemment dans les premiers momens de ſa ſurpriſe & de ſa douleur.

Le trouble où il étoit, augmenta encore. On vint lui dire qu'une femme conduite par un des gens de mylord d'Arondel, demandoit à lui parler ; elle ne fut pas plutôt introduite dans la chambre, qu'elle ſe jetta à genoux à côté du lit de monſieur de Châlons, en lui préſentant de la manière la plus touchante, un enfant qu'elle tenoit entre ſes bras. J'ai tout perdu, lui dit-elle en répandant beaucoup

de larmes, je suis chassée de ma patrie; j'ai laissé dans Calais mes frères, mon mari, mon père, exposés à toute les horreurs de la guerre & de la famine; je n'ai d'espérance que dans votre secours, je viens vous le demander au nom de cet enfant que je vous ai conservé au milieu de tant de périls.

Les passions violentes que les réflexions venoient en quelque façon de calmer, se réveillèrent avec un nouvel emportement dans l'ame de monsieur de Châlons, à cette vue: Retirez-vous, dit-il, d'un ton où la colère & la douleur se faisoient sentir; ôtez de devant mes yeux cette misérable créature, fruit

de la trahiſon la plus inſigne. La femme effrayée de ce qu'elle entendoit, demeuroit immobile, & ce malheureux enfant étendoit ſes petits bras pour embraſſer monſieur de Châlons, & lui donnoit le nom de père.

Ce nom augmentoit encore le ſentiment de douleur dont il étoit déjà pénétré. Le bonheur de celui à qui appartenoit légitimement un nom ſi doux, ſe peignoit plus vivement à ſon imagination, & ne pouvant ſoutenir des idées auſſi déchirantes, il repouſſa cette innocente créature ; & s'adreſſant à la femme, qui étoit toujours à genoux : Encore une fois, lui dit-il, retirez-vous, que je ne

vous voye jamais ; & faiſant ſigne aux gens qui le ſervoient, qu'on la fît ſortir, il ſe tourna de l'autre côté, le cœur plein de douleur, de colère & de vengeance.

Ce qui venoit de ſe paſſer n'auroit dû apporter aucun changement à ſa ſituation ; il étoit inſtruit depuis long-tems de ce qui faiſoit le ſujet de ſon déſeſpoir, mais le tems avoit affoibli ces idées. La connoiſſance de mylord d'Arondel ne les avoit déjà que trop douloureuſement retracées à ſon ſouvenir, elles venoient de ſe réveiller d'une manière encore plus violente.

Après bien des incertitudes,

le fond de ſon caractère, plein de douceur, prévalut enfin. L'amour extrême qu'il avoit pour mademoiſelle de Mailly, lui inſpiroit auſſi quelque compaſſion pour ſon enfant; un ſentiment de juſtice ſe joignoit à cette compaſſion. Pourquoi ſatisfaire ſa vengeance aux dépens de ce petit infortuné? Eſt-il coupable de ſa naiſſance, il ne la connoît ſeulement pas? De quel droit l'enlever à ſes parens? Ne valoit-il pas mieux le rendre à celui qu'il en jugeoit le père; il s'acquittoit par-là de la reconnoiſſance qu'il lui devoit, de cette reconnoiſſance qui n'étoit pas le moins ſenſible de ſes maux. Il falloit, avant

toutes choſes, écouter le récit que mylord d'Arondel devoit lui faire. Mais, comment ſoutenir cette affreuſe confidence? Seroit-il maître de lui & de ſon tranſport? Pourroit-il entendre des choſes dont la ſeule idée le faiſoit friſſonner? Qu'importe, après tout, diſoit-il, je ne puis que mourir, & la mort eſt préférable au trouble où je ſuis.

Monſieur de Châlons, en conſéquence de ſes réſolutions, donna les ordres néceſſaires, & ſe diſpoſa à recevoir mylord d'Arondel.

Fin de la ſeconde Partie;
& du Tome premier.